

6
LES VARIÉTÉS

DE 1852

REVUE-FÉRIE EN QUATRE ACTES ET DOUZE TABLEAUX

SUIVIE DE LA 2,999^e REPRÉSENTATION DE

LA FEMME AUX CAMÉLIAS

PARODIE EN UN ACTE

PAR

MM. GUÉNÉE, DELACOUR ET LAMBERT-THIBOUST

Musique nouvelle de M. J. NARGEOT; costumes dessinés par M. BALLUE

**REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS
LE 20 DÉCEMBRE 1852.**



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1852

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GOUJONNET.....	MM.	KOPP.
LE VIEUX SOU.....		CHARLES-PÉREY.
LE RABAI.....		DANTERNY.
LE PÈRE L'ARROSOIR.....		MUTÉE.
BACCHUS.....		HENRY-ALEX.
UN GARÇON EPICIER.....		DELIÈRE.
UN ÉCUYER.....		NANTEUIL.
LE MAT DE COCAGNE.....		M ^{mes} PAGE.
L'AVENIR.....		BOISGONTIER.
SAPHO.....		POTEL.
UNE VIVANDIÈRE.....		CONSTANCE
LA SEINE.....		VIRGINIE-DUCLAY.
CAILLOU D'OR.....		GABRIELLE.
LE CHAMPAGNE.....		BLANCHE.
AURIOL.....		JOLLY.
LA VARIÉTÉ.....		ESTHER.
LA MOUSSE.....		ROSALIE-LÉON.
UNE NAIADE.....		ROLLET.
LA SCOTISCH.....		CÉLESTE.
LA BERGÈRE DES ALPES.....		DARBLÉD.
LA BIÈVRE.....		BLONVAL.
LA PIQUETTE.....		PAUL-ERNEST.
LA MARNE.....		
LA BORNE-POSTE.....		
LA REDOWA.....		
LE CHABLIS.....		
LE BORDEAUX.....		
LE COMPTOIR D'ARGENT.....		
LA REINE DES BACCHANTES.....		
LE PALAIS DE CRISTAL.....		
UN GUIDE.....		
LE LINGOT D'OR.....		
LA MÈRE MOREAU.....		
LA BOURSE.....		

Personnages muets.

LA PANTOMIME MILITAIRE, LA FRANCE, LA GLOIRE, L'HOMME A LA PERCHE, UNE ÉCUYÈRE, JEAN LE COCHER.

Naiades, Ondines, Bourgeois, Bourgeoises, cinq Romans à quatre sous, Satyres, Bacchantes, Promeneurs des deux sexes, Titis, les quatre Statues de la Bourse, les chefs-d'œuvre de Pradier en tableaux vivants, les Paris, Ecuyers et Ecuyères.

Personnages de l'entr'acte.

BLAIREAU.....	MM.	LECLÈRE.
UN MONSIEUR A L'ORCHESTRE.....		CHARIER.
LE RÉGISSEUR.....		RÉAL.
MADAME CHAROTIS.....		GÉNER.

Personnages de la Femme aux Camélias.

UN JEUNE HOMME PLEIN D'ILLUSIONS.....	MM.	NUMA.
LE PÈRE DU JEUNE HOMME.....		LASSAGNE.
UN MONSIEUR QUI A DU 4 1/2 POUR CENT.....		NANTEUIL.
LE MONSIEUR QUI PREND DU PLAISIR.....		OCTAVE.
LA FEMME AUX CAMÉLIAS.....	M ^{lle}	A. OZT.

ACTE I.

Premier Tableau.

Le lit de la Seine. — Une grotte marine, s'ouvrant au fond et laissant voir un riant panorama du fleuve; ça et là des roseaux, des fleurs, des plantes aquatiques, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS NAIADES ET ONDINES, puis CAILLOU D'OR.
(Au lever du rideau, les Naiades sont à genoux et prient.)

CHOEUR,

Aia de la Fille du Ciel.

O Dieu des eaux, prends pitié de la Seine;
Neptune, ô toi qui connais sa douleur,
Daigne en ce jour à notre souveraine
Rendre à jamais le calme et le bonheur.

LES NAIADES, voyant Caillou d'or qui entre.

Caillou d'or ? (Elles se lèvent.)

UNE NAIADE.

Eh bien ! Caillou d'or, et votre reine ?

CAILLOU D'OR.

Toujours dans le même état... Si cela dure plus longtemps
sa majesté la Seine sera obligée de se jeter dans le canal.

TOUTES.

Pauvre Seine !

CAILLOU D'OR.

Un fleuve autrefois si tranquille...

LA NAIADE.

Une rivière d'une si belle eau !

CAILLOU D'OR.

La voilà devenue triste comme une borne-fontaine.

LA NAIADE.

Elle jadis si fraîche; elle se dessèche, elle a l'air revêché, elle
a la langue sèche; elle devient plombée, pie-grièche.

CAILLOU D'OR.

Et de la guérir pas méché ! On a beau la médicamenter, tout
a été inutile...

Aix de Marianne.

De sa position pénible,
 On a bien raison de gémir ;
 Il faudrait être peu sensible,
 Pour refuser d'y courir.

LA NAIÏDE.

Elle est maussade,
 Elle est malade ;
 Sa majesté
 A perdu sa gaieté.

CAILLOU D'OR.

Et d'heurs en heure,
 La Seine pleure ;
 En ce moment,
 C'est un débordement.
 Chaque nuit elle se démène ;
 Enfin, mes sœurs, le croirait-on ?
 Rien n'est plus triste, n'est plus long
 Que les nuits de la Seine.

LA NAIÏDE.

Que faire ?

CAILLOU D'OR, montrant un papier.

Voilà ce que le docteur m'a chargé de lui porter en attendant mieux...

LA NAIÏDE.

Qu'est-ce ?

CAILLOU D'OR.

Quelque chose de très-difficile à avaler, à ce qu'il prétend...

LA NAIÏDE.

Voyons... (*Lisant.*) Roquelaure.... drame en cinq actes...
 ça la fera toujours dormir un peu...

CAILLOU D'OR.

Je vais le lui remettre. (*Elle remonte.*)

LA NAIÏDE, l'arrêtant.

C'est inutile... voici notre reine, suivie de la Bièvre et de la Marne, qui sont venues se précipiter dans les bras de la Seine.

SCENE II.

LES MÊMES, LA SEINE, LA MARNE, LA BIÈVRE.
 (*La Seine entre appuyée sur la Marne et sur la Bièvre.*)

CHOEUR.

Aix de Malborengk.

Plaignons tous notre reine,

Mironton, ton, ton, mirontaine,
 Pleignons tous notre reine;
 Prions pour son repos.
 Quels esprits infernaux,
 Viennent troubler ses eaux ?
 Quelle est, ô grande reine,
 Mironton, ton, ton, mirontaine,
 Quelle est, ô grande reine,
 La source de vos maux ?

LA SEINE.

Assez, mes enfants, assez !...

Air de l'Ermité de Sainte-Avelle.

De votre bruyant témoignage
 La Seine est heureuse vraiment ;
 Mais regardez, vous êtes tous en rage,
 Reposez-vous donc un moment.
 Je la répète, un tel accueil me touche.
 Pour me fêter vous ne ménagez rien ;
 Mais le beau chœur qui chante votre bouche
 Ne saurait égayer le mien.

LA NAIÛDE.

Grande reine, de la philosophie !

CAILLOU D'OR.

Allons-y gaiement.

LA SEINE.

Avez-vous fini ? allons-y gaiement !... quand je suis dans les
 extremis.

CAILLOU D'OR.

Vous exagerez votre position.

LA SEINE.

Ma position... merci... avec ça quelle est réjouissante !...
 Ah ! mes enfants, j'ai bien des désagréments, allez !

LA NAIÛDE.

Où ça ?

LA SEINE.

Partout... la Seine tourne au drame, au tragique... je deviens
 une Seine dramatique.

TOUTES.

Calmez-vous.

LA SEINE.

Me calmer ! mais vous ne savez donc pas que mon sein s'a-

gite, que mon cœur palpite, qu'il bat plus vite, que lorsqu'on me parle mon eau se trouble.

LA BIÈVRE.

Que son eau rougit.

LA SEINE, avec reproche.

Un calembour !

LA MARNE.

Ecoutez donc... c'est la Bièvre... et l'habitude...

LA SEINE.

Ma petite, feu M. de Bièvre, votre aïeul, avait la une fichue manie, et si je n'étais pas si indisposée, je vous dirais des grossièretés... Ah ! tenez... je défaïlle...

TOUTES, à toutement.

Ah !

LA SEINE.

Prenez garde, je vais déborder... Ah !

Ann : De loterie.

Quelle peine

A la Seine !

Hélas ! je me sens bien mal.

La tristesse

Qui m'opresse

Abrutira mon moral.

Moi, d'une humeur si tranquille,

Et d'un si paisible cours,

Depuis un an, dans la ville

Je coule de fichus jours.

TOUTES.

Quelle peine

A la Seine !...

Hélas ! ell' se sent bien mal !

La tristesse

Qui l'opresse

Abrutira son moral !

LA MARNE !

Si l'amour pouvait vous rendre

A votre ancienne gaité,

Bains, vous devriez prendre

Un fleu' de bonn' volonté.

TOUTES.

Quelle peine, etc.

LA SEINE.

Par de vives algarades,

ACTE I.

On me trouble dans mon lit.
Et voilà, chères naïades,
Ce qui me trouble l'esprit.

TOUTES.

Quelle peine, etc.

CAILLOU D'OR.

Vraiment, si j'étais la Seine,
Je crois, entre nous soit dit,
Que ça n' me f'rait pas trop d'peine
Que l'on vint troubler mon lit.

TOUTES.

Quelle peine, etc.

LA NAIÏADE.

Enfin, qui peut causer le malaise de votre majesté ?

LA SEINE.

Je ne sais... j'ai envoyé à la surface de l'onde un messager
qui m'en instruira sans doute.

TOUTES.

Qui donc ?

LA SEINE.

Goujonnet, mon poisson de confiance.

CAILLOU D'OR.

Eh ! justement, j'aperçois ses nageoires.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GOUJONNET.

GOUJONNET, accourant.

AIR : Ah ! grand Dieu, etc.

Ah ! grand Dieu ! que je l'échappai belle !

Je viens vous apprendre une déplorable nouvelle !

Ah ! grand Dieu ! que je l'échappai belle,

Malheureux goujon,

J'ai presque frisé l'hameçon.

LA SEINE.

Quel air ahuri ! que t'est-il survenu, Goujonnet ?

GOUJONNET.

Ah ! reine !... ah ! naïades !... ah ! ondines !... et vous sachiez...

TOUTES.

Quoi donc ?

GOUJONNET.

Apprétez-vous à frémir d'horreur... D'après les ordres de sa
majesté, j'étais monté à fleur d'eau avec papa Bretin... le souf-

fiais... je humais... je me dilatais, quand, tout à coup, j'entrevois une odieuse ficelle ruspendue sur notre occiput... c'était un de ces instruments qui abrutissent l'homme et que l'on appelle une ligne... je crie à papa : Touche pas .. pique une tête... arrête.. mais c'est têtus les vieux... il a mordillé, et l'auteur de mes jours a été asticoté.

TOUTES.

Pauvre Goujonnet !

GOUJONNET.

Et savez-vous où va le conduire cet entêtement ? à la poêle !

TOUTES.

Ah !...

GOUJONNET.

Ah ! naïades, c'est bien humiliant pour un fils d'avoir son père dans la friture ?

LA SEINE.

Et la mission dont je t'ai chargé ?

GOUJONNET, *criant comme les enfants*.

Fait !... ah !... fait !... fait !...

LA SEINE.

Tu as découvert d'où provient ma turlupinade ?

GOUJONNET.

J'ai découvert.

TOUTES.

Parle vite.

GOUJONNET.

Ça vient...

TOUTES.

Eh bien ?

GOUJONNET.

Du pont Neuf.

LA SEINE.

Du pont Neuf !

GOUJONNET.

Oui... du pont Neuf... ah ! si vous voyiez... quel changement !

CAILLOU D'OR.

Qu'y as-tu vu ?

GOUJONNET.

Henri IV d'abord... ce n'est plus qu'à ce vert galant qu'on reconnaît le pont Neuf... plus de boutiques, ô ma reine... plus de briquets phosphoriques, plus de robinsons, plus de... que de quinze centimes perdus !... enfin, plus rien.

AN : Tenez, moi je suis, etc.

De boutiques la place est veuve,
Pas un magasin tout le long,
Bref, le pont Neuf a fait peau neuve ;
Il doit aussi changer de nom.
Quand il était vieux, à son âge,
D' pont Neuf il portait l' nom pompeux,
Et maintenant qu'il est neuf, je gage
Qu'on va l'appeler le pont Vieux.

TOUTES.

Oui, maintenant qu'il est neuf, je gage,
Qu'on va l'appeler le pont Vieux.

GOUJONNET.

Ce qui me console, c'est qu'on a supprimé la marchande de friture... Ce n'est pas là que papa sera roussi.

LA SEINE.

Tout cela ne me dit pas la cause...

GOUJONNET

Comment ! vous ne comprenez pas?... le vieux plâtre... les gravats... on les jette dans votre majesté... on ternit votre pur cristal.

LA SEINE.

Sacrispans de Parisiens !... me tourmenter ainsi après tous les services que je leur ai rendus, car je les ai toujours inondés... de bienfaits.

AN : Ne raillez pas, etc.

De mon passé j'ai le droit d'être fier ;
Ces Parisiens depuis dix-huit cents ans,
Ils sont mes fils... mais pour leur vieille mère
Agissent-ils comme de bons enfants ?
Je fus, jadis, la nourrice féconde
De ce Paris qui n'était qu'un hameau ;
De la cité, souveraine du monde,
Moi je venais caresser la berceau,
De mon amour, vraiment, ils sont indignes,
Le jour, la nuit, partout, à tout moment,
Je vois flotter des régiments de lignes
Qui prennent chez moi leurs billets de logement.
Des canotiers je porte au loin les flottes,
Et les ingrats, pour prix de mes bienfaits,
De mes sujets se font des matelottes
Et la friture a pris ceux que j'aimais.
Aux patineurs l'hiver j'offre ma glace,

Quand vient l'été, je les réjouis tous,
 Et ma pudeur, sans faire la grimace,
 Ouvre aux filis mes bains à quatre sous.
 Pour consacrer nos souvenirs de gloire,
 J'ai quelques ponts que mon flot baptise,
 Et chaque nom est un nom de victoire :
 Ponts d'Austerlitz, d'Arcole, d'Iéna,
 Au travailleur, sur la terre étrangère
 Mon souvenir est précieux encor ;
 Il me regrette et toujours ma préfère
 Au fleuve altier, roulant le sable d'or.
 Un grand héros, un vaillant capitaine,
 Loin de la France et loin de son drapeau,
 Pleurait, captif, les rives de la Seine ;
 C'est sur ses bords qu'il rêvait son tombeau.
 De moi passé j'ai le droit d'être fière ;
 Ces Parisiens, depuis dix-huit cents ans,
 Ils sont mes fils, mais pour leur vieille mère
 Agissent-ils comme de bons enfants ?

CHOEUR.

De ce passé vous pouvez être fière !
 Ces Parisiens, depuis dix-huit cents ans,
 Ils sont vos fils... mais pour leur vieille mère
 Agissent-ils comme de bons enfants ?

GOUJONNET.

Ce n'est pas tout... j'ai vu les gueux achever de construire un
 pilier... (*Un pilier descend du centre par degré.*) Tenez, voyez
 cette pile atroce qui se reflète dans nos eaux.

LA SEINE.

Encore une pile !

GOUJONNET.

Et nous le souffririons ?

TOUTES.

Non ! non !

LA SEINE.

Naiades, opposons-nous à cet envahissement.

TOUTES.

Oui ! oui !

LA SEINE.

L'eau est plus forte que la pierre... détruisons ce pilier...
 Ondines et naiades, gratiez-moi ça.

CHOEUR.

Air des sept Châteaux.
 Vengeance ! vengeance !

Il faut, mes enfants,
Punir l'insolence
De ces inséparables

LA SEINE.
Sujets de mon royaume,
N'ayez aucun effroi,
Ainsi que dans Guillaume
Je vous dis : Suivez-moi

TOUS.

Vengeance ! vengeance ! Etc.

(*Tout le monde se précipite vers le pilier, et sont frappés lorsqu'un cri se fait entendre. Tous s'arrêtent.*)

LA SEINE.

Suite de l'air.

Quel soupit ! quelle phrase !
Ce pilier criminel
Contient-il donc au bout
Un crapaud immortel ?

(*Musique à l'orchestre, le pilier se développe et laisse voir dans un intérieur splendide et diamanté un Génie endormi et voilé.*)

LA NAIADE, parlée.

Ah ! mes sœurs, VOYEZ... VOYEZ...
LA SEINE.

Un génie !

[REPRISE DU CHOEUR.]

Surprise infinie !
C'est miraculeux,
Quel est le génie
Qui s'offre à nos yeux ?

(*Des accords de harpe retentissent, et le Génie s'agite peu à peu.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'AVENIR, LA VARIÉTÉ.

CAILLOU D'OR !

Il se réveille.

GOUJONNET !

Il se détire.

LA SEINE.

Piano !

LE GÉNIE, descendant en scène.

AIR de la Fille du Ciel

Où suis-je et quels accents
Frappent mon âme émue ?

Ce qui s'offre à ma vue
 Met le trouble en mes sens;
 Dans ce brillant séjour
 Tout m'éblouit, m'étonne,
 Merci, Dieu qui me donne
 Le jour. (Bis.)

(Le pilier remonte.)

CAILLOU D'OR.

Oh! comme il est gentil!

LA SEINE.

Quel malheur qu'il soit voilé!

LE GÉNIE.

Oh! ne me faites pas de mal.

COUSONNET.

N'ayez donc pas de venette.

LA SEINE.

Et dites-nous qui vous êtes!

LE GÉNIE.

Qui je suis?... je ne sais encore... attendez... attendez!

Air de l'Éclair. (La riche nature.)

Je suis un génie
 Bienfaisant pour tous
 Que le monde prie,
 Adore à genoux.
 Sainte Providence,
 Je suis en tous lieux
 La fleur d'espérance,
 Le rayon des cieux,
 Étendu sur la terre
 Mon vol infini;
 Par moi tout prospère.
 Le monde bénit
 Ma douce présence,
 Mes reflets divins;
 C'est moi qui m'avance
 Parmi les humains
 Avec confiance
 Et des fleurs dans les mains;
 Je suis un génie
 Bienfaisant et doux

Que le monde prie
 Adore à genoux,
 Ma brillante étoile
 Ne peut s'obscurcir,
 Soulevez mon voile,
 (On le découvre.)

Je suis... l'Avenir.

TOUS.

L'Avenir!

L'AVENIR.

Oui, l'Avenir, qui vient calmer la colère et te rendre le repos... Tu te plains de ce que l'on détruit les vieilles bicoques, de ce qu'on rajeunit Paris; ne sais-tu donc pas que c'est pour toi qu'on travaille afin que tu sois fière de ta capitale, la souveraine du monde?

Air de Bérat.

Un Dieu m'a dit : A notre France
 En souriant, montre-toi
 Car l'Avenir, c'est l'espérance;
 En l'avenir ayez foi.
 Je viens et je veux
 Que tous soient heureux;
 Une douce Providence
 M'a dit d'accourir
 Et de vous unir;
 Croyez tous à l'avenir.
 Ma promesse charme et console,
 C'est l'aurore
 Du jour plus beau;
 Voyez en soulevant mon voile
 Briller l'étoile
 D'un jour nouveau.
 Un Dieu m'a dit : A la France. Etc.

LA SEINE.

Tu me ragaillardis, et puisqu'ils ont fait tant d'embellissements, je serais bien aise de les voir.

L'AVENIR.

Va donc à Paris.

LA SEINE.

A Paris, soit!

L'AVENIR.

Je vais te donner un guide, qui te fera voir toutes les nouveautés de l'année. (Il fait un signe; la Variété sort de terre)

un petit rocher se transforme en une coquille traînée par un poisson.)

Ah!...

Quel est ce joli guide?

La Variété!

La Variété!... Ma foi, ça m'en va!... Adieu, ma cour; avez bien soin de mon urne et mêlez-vous des tritons.

L'AVENIR.
Ain de la Corde sensible.
 Allons, partons,
 Partons, partons,
 Côte que côte,

Et de Paris prenez la route :

Visitez l'année
 Terminée ;
 Et l'avenir
 Vous promet le plaisir!

ENSEMBLE.

Allons, partons
 Allez, partez,
 Côte que côte, Etc.

LA VARIÉTÉ, à la Seine.

Pendant le cours de ton voyage,
 C'est Guignonnet qui te suivra.

(A tous les deux.)

Le voulez-vous?

LA SAINTE.

Oui, ça me va.

COUJONNET.

Oui, ça me va.

Ça m'en va! (Ils se retirent.)

Je vais, mon cœur, me le présage,

Dans cette ville-là

Retrouver mon papa!

LA NAIADÉ.

Oh! emmenez-nous, grande reine, emmenez-nous!

TOUTES LES NAIADÉS ET LES ONDINES.

Emmenez-nous...

COUJONNET.

A Paris, vous y feriez de mauvaises connaissances.

LA SEINE.
 Vous garderez la maison... et pas de bêtises en mon absence.

LES NAIADES.

Oh!

LA VARIÉTÉ.

Allons à Paris!

TOUS.

A Paris!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'AVENIR, GOUJONNET, LA SEINE, LA VARIÉTÉ.

Allons,

Partons!

LES AUTRES.

Allez!

Partez!

Quelle que coûte

Paris prenez la route,

visitez

L'année

Terminée,

Et l'avenir

Vous promet du plaisir.

(*La Variété et la Seine montent dans la coquille en guise de char. Goujonnet, qui devant leur sert de cocher, est à cheval sur le poisson. L'Avvenir et les Naiades font à la Seine des gestes d'adieu. — Tableau animé.*)

ACTE II.

Deuxième Tableau.

De théâtre représenté, une fois

SCÈNE PREMIÈRE

LA SEINE, LA VARIÉTÉ, puis GOUJONNET avec la Seine.

LA VARIÉTÉ, entrant.

Nous sommes arrivés.

LA SEINE.

Et sans fatigue... sans peine... Grâce à la pompe à feu de Chaillot qui m'a tendu la main, j'ai enjambé le parapet... et nous voilà...

LA VARIÉTÉ.

Goujonnet ne nous suit donc pas ?

LA SEINE.

Il va nous rejoindre... Il s'est arrêté un instant à la halle aux habits...

LA VARIÉTÉ.

Pour y changer de costume... Il a peur d'être reconnu !

LA SEINE.

Dame !... à Paris... aussitôt pris... aussitôt frit...

GOUJONNET, *entrant*.

Ah ! me voilà.

LA SEINE.

Non de nom !... quel genre !

GOUJONNET.

Un goujon ne doit pas s'habiller comme un *sacotier*... j'ai acheté un paletot imperméable ; c'est un vêtement nouveau qui est très-vilain ; mais sentez-moi ça ; quelle odeur !... ça infecte

LA SEINE.

Et quelle tournure !

Am du Ferré.

Je trouve ces manteaux très-laid,

Leur mode aura peu de durée.

Ils ont l'air d'avoir été faits

Avec de la toile cirée.

Ce vêtement semble en un mot

Un nouveau genre d'emballage.

Tu me fais l'effet d'un ballot

Qui se rend tout seul au roulage.

GOUJONNET.

Ce n'est pas tout... Je me suis payé aussi des souliers en caoutchouc ; mais ils me gênent un peu : *(Il frappe du pied, et se met à sauter en rebondissant plusieurs fois.)*

LA VARIÉTÉ.

Qu'as-tu donc ?

GOUJONNET.

C'est l'inconvénient de ce genre de chaussure... ça rebondit... *(Montrant sa raie au milieu du front.)* Puis je suis entré chez un *Merlan* du passage du *Saumon*... Il m'a fait ma *Rais*... ça m'a coûté dix *Sols*...

LA SEINE.

Ah ! Goujonnet, as-tu écrit à mes *naïades* pour leur annoncer notre heureuse arrivée à Paris. .

GOUJONNET, lui remettant la lettre.

Voilà !

LA SEINE :

Où trouver un bureau de poste ?

LA VARIÉTÉ :

Rien de plus facile... voilà ton affaire. (*La Variété fait un geste, une borne-poste en fer bronzé sort de dessous terre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BORNE-POSTE, puis UN GARÇON ÉPICIER

GOUJONNET :

Tiens !... qu'est-ce que c'est que ça ?...

LA SEINE :

On dirait la colonne de juillet au raccourci.

LA VARIÉTÉ :

C'est une borne-poste... un nouveau genre de boîte aux lettres dont on décore aujourd'hui les rues de Paris.

LA SEINE :

Air du Fleuve de la vie.

C'est élégant !

LA VARIÉTÉ :

C'est très-commode,

On en place de toutes parts.

GOUJONNET :

Ces colonnes sont à la mode,

J'en ai vu sur les boulevards.

Dans leur intérieur on pénètre.

LA VARIÉTÉ :

Du tout...

GOUJONNET :

Un monsieur en sortait...

Et j'ai vraiment cru qu'il venait

D'affranchir une lettre.

LA VARIÉTÉ :

Non... c'est un autre système de colonnes!

LA SEINE :

Confie-lui mon éptre.

L'ÉPICIER, se précipitant en scène. Il a le costume traditionnel du garçon épicier, et porte à l'un de ses côtés une boîte à lettres avec un tableau indiquant les heures d'arrivée et de départ des courriers.

Arrêtez !

Air des Cancans.

C'est affreux !

Odieux !

En tous lieux,

Sous mes yeux,

On me laisse,

On me délaisse ;

Le passant,

Mon chaland,

Se moquant

En riant

De mes pleurs,

Porte sa lettre ailleurs,

Moi, l'ancien épicier,

Je m'entends décrier ;

A quoi me servira

La botte que voilà ?

Je suis abandonné,

Moi, jadis tant prôné ;

Cette intrigante

Que l'on vante,

C'est certain,

Dès demain,

Va soudain

De la main,

M'ôter ma fortune et mon pain.

Mes cris sont superflus !

Et je n'affranchis plus !

Mais je me fâche !

Et je répéterai :

C'est affreux !

Odieux !

En tous lieux,

Sous mes yeux,

On me laisse,

On me délaisse ;

Le passant,

Mon chaland,

Se moquant

En riant

De mes pleurs,

Porte sa lettre ailleurs.

LA SEINE.

Quel est cet épicier?

LA VARIÉTÉ.

L'ancienne botte aux lettres... Il est furieux contre la nouvelle invention...

Ah!... elle est plus jolie que lui!

L'ÉPICIER.

Mais elle ne durera pas longtemps... je la poursuivrai... je la démolirai... (Il s'élance sur la borne qui s'ouvre et laisse sortir une femme.)

TOUS.

Une femme! (La borne disparaît.)

LA BORNE.

Air précédent.

Ah! vraiment,

C'est charmant!

Entre nous

Son courroux

M'enchanté

Et rien ne m'épouvante!

De tes cris

Dans Paris

Moi, je ris,

Je souris,

Et je crois moi,

J'ai fait pas peur de toi.

Va, ton règne est fini.

Ta botte, mon ami,

Quand la lune est partant,

Semble de mauvais goût.

Ta vieille caisse en bois

Était bonne autrefois.

Mais tout change

Tout s'arrange;

Il faut en ce moment

Suivre le mouvement.

Pour ça, c'est clair,

Soyons de fer.

On me mettra plus tard

Au rang des œuvres d'art.

Je suis en attendant
Un décor élégant.

L'ÉPICIER, *parlé.*

« Toi ! allons donc... tu es une borne, et pas autre chose.

REPRISE ENSEMBLE.

LA BORNE.

Ah ! vraiment,
C'est charmant ! etc.

LA SEINE, GOUJONNET, LA VARIÉTÉ.

Ah ! vraiment,
C'est charmant !

Entre nous
Son courroux
M'enchaute ;

Rien ne l'épouvante.

De tes cris

Dans Paris

Moi je ris,

Je souris

Car je voi

Qu'elle n'a pas peur de toi.

LA SEINE.

Ah ! voilà ta rivale... Oh ! tu auras de la peine à la renverser...

GOUJONNET.

Épicier, mon ami, écoutez mon avis... je ne voudrais rien vous dire de désagréable, mais je ne vous cacherais pas que j'aimerais mieux avoir affaire à madame qu'à vous...

L'ÉPICIER.

Parce que vous ne la connaissez pas... elle est bête... comme une borne... tenez... regardez... elle reste plantée là... sans rien dire...

Air de *Charlatanisme.*

On l'abandonnera bientôt,
Car c'est en vain qu'on l'interroge,
Jamais elle ne dit un mot
Au bon Parisien qui patange,
Demandez-lui donc seulement
Quand on la lève...

GOUJONNET.

Moins farouche,

Je trouverais plus d'agrément

A savoir d'elle en ce moment

A quelle heur' madame se couche (bis).

LA VARIÉTÉ.

Avec tout ça, à qui vas-tu confier ta lettre ?

L'ÉPICIER et LA BORNE.

A moi... à moi... à moi...

GOUJONNET.

Attendez... attendez...

LA SEINE.

Ils se disputent...

GOUJONNET.

Je vais tout concilier. (Il prend la lettre, la coupe en deux, et en donne la moitié à chacun.)

LA VARIÉTÉ.

Une moitié de lettre à chacun.

GOUJONNET.

A l'un, le nom... à l'autre, l'adresse.

LA SEINE.

Ca ne parviendra pas.

GOUJONNET.

Oh ! le service est si bien fait... (Deux heures sonnent.)

LA VARIÉTÉ.

Deux heures !

L'ÉPICIER.

La levée des boîtes...

LA BORNE-POSTE.

A notre poste !

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! vraiment,

C'est charmant, etc.

SCENE III.

GOUJONNET, LA SEINE, LA VARIÉTÉ, puis LE PÈRE L'ARROSOIR, LA REDOWA, LA SCOTISCH, BOURBOIS, BOURGROIS.

GOUJONNET.

Je suis fâché de ne lui avoir pas demandé des pruneaux. (Bruit au dehors.)

LE PÈRE L'ARROSOIR, en dehors.

A l'aide !... à moi !...

LA SEINE.

Quel tumulte !

L'AVENIR, regardant.

C'est le père l'Arrosoir poursuivi par ses victimes. (Le père l'Arrosoir entre poursuivi par la Redowa et la Scotisch; à leur suite viennent des bourgeois et des bourgeois armés de parapluies et d'ombrelles, et crottés de la tête aux pieds.)

ENSEMBLE, dans le style de l'air de l'opéra.

AIR: *Allez dormez*, etc.

Ah! c'est une infamie!

C'est une perfidie!

Quel été sans pareil!

Ce temps-là nous envoie,

Quoi! toujours de la pluie!

Pas un jour de soleil.

LE PÈRE L'ARROSOIR.

Ah! c'est une infamie!

C'est une perfidie!

Qu'un traitement pareil!

Ce temps-là vous envoie,

J'ai droit à de la pluie,

Tant pis pour le soleil.

LA SCOTICH.

Le diable vous emporte!

LA REDOWA.

Nous mouiller de la sorte,

Du matin jusqu'au soir.

LA SCOTICH.

Quand je danse, j'églisse!

LA REDOWA.

Il faut que ça finisse;

Brisons son arrosoir.

REPRISE ENSEMBLE.

Oui, c'est une infamie!

Pendant la reprise de l'ensemble, on le bouscule et on lui arrache son arrosoir.

LA SEINE, les séparant.

Voyons... pourquoi taquiner ce hors d'âge?

GOUJONNET.

Laissez-le tranquille, ce pauvre petit père...

L'ARROSOIR.

L'Arrosoir... ainsi nommé parce que c'est moi qui fais la pluie.

LA VARIÉTÉ.

Que vous a-t-il donc fait?

LA SCOTISCH.
Ce qu'il nous a fait ? il nous a ruinés.

LA REDOWA.
Dégommées.

LES BOURGEOIS.
Crottées.

LA SEINE.
Vaut ?

LA REDOWA.
Sans doute. N'avez-vous pas reconnu en moi la Redowa ?

LA SCOTISCH.
Et en moi la Scotisch.

GOUJONNET.
La Scotisch... la Redowa... deux gahhées !

LA SCOTISCH.
Comprenez-vous maintenant que le vieux gueux a travesti l'été en hiver ?

LA REDOWA.
Qu'il a été mes lampions, enflure mon orchestre.

L'ARRÔBIA.
Histoire de vous rafraîchir.

LA REDOWA.

AIR : *Restez, venez, troupe folle.*

Jadis en brillante toilette,
Toutes les nuits, je redowais ;
Mais cet été, pas une fête ;
Chaque soir, à mes grands regrets ;
La pluie attendait mes besquets.

GOUJONNET.
Au fond du cœur moi je le blâme,
Car je comprends tous vos ennuis.

Galamment à la Redowa.

Mais je comprends aussi, madame,
Qu'il aimât à troubler vos nuits,
Comme lui j'eussis eu, madame,
Du plaisir à troubler vos nuits (bis).

LA SEINE.

Goujonnet... vous êtes leste !

GOUJONNET.
Je frétille !...

LE PÈRE D'ARRÔBIA.
C'était mon droit... il a plu le jour de ma fête.

GOUJONNET.

Ah! oui... la Saint-Médard...

L'ARROSOIR.

J'avais droit à quarante jours de pluie.

SCOTISCH.

Et tu as plu pendant deux mois.

L'ARROSOIR.

C'était par-dessus le marché... une manière de pourhoira.

BBDOWA.

Aussi, voyez dans quel état le vieux gueux a mis ces bons bourgeois.

L'ARROSOIR.

C'est leur faute... pourquoi ont-ils traversé le boulevard?... et d'ailleurs je trouve que ça leur va bien... que ça leur donne un certain petit chic...

LA SEINE.

Un petit chic crotté.

L'ARROSOIR.

Comme vous dites... Oh! la pluie!... comme c'est beau quand ça tombe à torrents... que ça vous fouette en pleine figure!... Il faut voir les boulevards... Plus de poussière... au contraire... (A Goujonnet.) C'est de la crème.

GOUJONNET.

Bah! des boulevards à la crème?

L'ARROSOIR.

Oh! la pluie! je l'aime, je l'adore... La pluie! la pluie!...

Air de Renaudin de Cam.

Pour quelques méchants petits traits,

Pour une ombrelle, une capote,

Pour un bibi mis en compte,

Faut-il oublier ses bienfaits?

Elle rend l'essor au commerce

Et vous voyez en y songeant,

Que souvent les flots d'une averse,

Pour Paris sont des flots d'argent...

Pour plus d'un heureux dinancier,

C'est une salle bien garnie...

En passant, disons que la pluie

Fait plus d'argent que mafat autour.

Redoutant un nouveau déluge,

En tous lieux on voit les passants

Courir et chercher un refuge

Dans les cafés, les restaurants,
Interrogez le souvenir
De votre équitable mémoire,
Vous trouverez plus d'une histoire
Où la pluie a pu vous servir.

▲ *la Scotch.*

Quand sur le trottoir qu'elle inonde,
Pour préserver votre volant,
Vous montez une jambe brade
Que lorgne un cavalier galant,
Vous effleurez d'un pied vingueur
La dalle glissante et souillée,
Et votre bottine mouillée
Suffit pour enflammer un cœur.

▲ *la Redowa.*

Où bien encore à la campagne,
Rappelez-vous un certain soir,
En promenant, l'ennui vous gagne...
J'arrive avec mon arrosoir...
A deux comment vous abriter ?
Vous n'avez que le parapluie
Qu'on prête à Paul et Virginie
Quand on veut les représenter.
Sous votre jupon en arcade
Viennent s'abriter les amours...
On interrompt la promenade...
Et pour vous naissent les beaux jours.
Pour quelques méchants petits traits,
Pour une ombrelle, une capote,
Pour un bibi mis en compote,
Faut-il oublier mes bienfaits ?

LES AUTRES.

Pour quelques méchants petits traits,
Pour une ombrelle, une capote,
Pour un bibi mis en compote,
Faut-il oublier ses bienfaits ?

LA SEINE.

Je crois qu'on peut lui rendre son arrosoir.

LA SCOTCH.

Tu promets de nous respecter ?...

L'ARROSOIR.

Je le jure par le château...

LA REDOWA.

Des Fleurs...

L'ARROSOIR.

Non, par le château d'Eau. ! (La Redowa lui rend son arrosoir.)

LA VARIÉTÉ.

D'ailleurs, essayez-en.

GOUJONNET.

Tiens, c'est une idée... (A Scotch en lui offrant sa main.)
Belle dame, vous plairait-il que nous mazourkassions, redowassions ou polkassions ensemble?

REDOWA.

Polkons!...

TOUS.

Oui, polkons! (On commence une polka; mais à peine est-elle commencée, que le ciel s'obscurcit tout à coup; on entend tomber la pluie. L'Arrosoir promène son arrosoir sur tous les danseurs. Désarroi complet. On ouvre les parapluies, les ombrelles, etc.)

TOUS.

Ah! la pluie!

L'ARROSOIR.

Mille pardons!... l'effet de l'habitude... (La Scotch, la Redowa et les bourgeois se sauvent poursuivis par le père l'Arrosoir.)

SCÈNE IV.

LA VARIÉTÉ, LA SEINE, GOUJONNET, puis RABAIS
et ensuite LES ROMANS.

GOUJONNET, s'essuyant.

Vieux flou de père l'Arrosoir!... m'a-t-il aspergé!

LE RABAIS, en dehors.

Gare que je passe!...

LA SEINE.

Qui nous arrive encore?

LE RABAIS, entrant.

AIR du Docteur Isambart.

Place! moi je suis le rabais,
Bais, bais, bais, bais, bais,
Par moi l'on obtient des jaunets,
Nais, nais, nais, nais, nais,
C'est à qui partout me pron'ra,

Tchi patapoum ! thi patapoum !

Du commerc' je suis le pape.

SEULEMENT... Ah ! ah !

OU... écouvonnez, étonné.

Ah ! ah !

LA SÈNE.

Le Rabais !...

LE RABAIS.

Vous l'avez dit... le Rabais, un spéculateur unique, magique, excentrique, pour un prix modique, j'achalande une boutique, j'y attire la pratique, on y fait des recettes magnifiques et le tout grâce à mon chic, je m'en pique.

GOUJONNET.

Comme il parle en ic !

OU... LA VARIÉTÉ.

C'est un tic.

LE RABAIS.

C'est moi qui fais mousser la coquette sur le retour, le commerçant qui se noie, le chanteur qui s'enroue, l'auteur qui se crétinise, le vin qui se frelate, etc. etc. etc.

LA VARIÉTÉ.

Et qu'as-tu mis en vogue cette année ?

LE RABAIS.

Une découverte admirable... mon chef-d'œuvre... tenez, écoutez.

VOIX, dans la coulisse.

A quatre sous... à quatre sous... à quatre sous...

GOUJONNET.

Qu'est-ce qu'on crie donc à quatre sous ?

LA SÈNE.

Des tas de pommes sans doute...

LE RABAIS.

Mieux que cela... A moi les romans à quatre sous... (*Entrent les Romans illustrés—Manon Lescaut, les Cinquante francs de Jeannette, Geneviève, le Cocu, la Mare au Diable. On lit leurs titres sur leur poitrine.*)

LES ROMANS ENSEMBLE.

AIR : A la grande Chaumière.

Occasion unique,

Allons vite, achetez-nous tops

Pour la somme modique (Bis.)

D' vingt centim's, ou quatr' sous.

LES ROMANS, criant.

A quatre sous... à quatre sous...

LE RABAIS.

Achetez, messieurs... achetez, mesdames... *la Bibliothèque littéraire, le Musée littéraire, les Veillées littéraires...* Tout ce qu'il y a de plus littéraire...

LA SEINE.

A quatre sous !

LE RABAIS.

Que voulez-vous?... Que désirez-vous?... *Maman Lescaut, quatre sous... les Cinquante francs de Jeannette, quatre sous...*

GOUJONNET.

Cinquante francs pour quatre sous !... je les prends.

LE RABAIS.

Quatre sous ! quatre sous !... Voilà la boutique à quatre sous !

AIR : *Tra, la, la.*

Pour quat' sous (Bis.)

Ici je les donne tous.

Pour quat' sous (Bis.)

A mes frais amusez-vous.

Voltaire, Auguste Ricard,

Paul de Kock, Alphonse Karr,

Soulié, Balzac, Méry...

D'Arlincourt, monsieur J. J.

ENSEMBLE.

LE RABAIS.

Pour quat' sous (Bis.)

Ici je les donne tous...

LES AUTRES.

Pour quat' sous (Bis.)

Il vous les donne tous :

Pour quat' sous (Bis.)

A ses frais amusez-vous.

A ses frais amusons-nous.

GOUJONNET.

Quoi ! tous sont au même prix,

Bons, mauvais, grands ou petits ;

Marmontel, ou Walter Scott,

Tout au même prix se côté !...

ENSEMBLE.

Pour quat' sous, etc.

LA SEINE.

Malgré ce prix exigé,

Je me rappelle avoir lu
 Bien de vos romans, hélas!
 Qui ne valaient même pas..
 Les quat' sous...

ENSEMBLE.

LE RABAI.

Pour quat' sous, etc.

LES AUTRES.

Pour quat' sous

Il vous les donnera tous,
 nous

Pour quat' sous (Bis.)

A ses frais, amusez-vous.
 amusions-nous.

LA SEINE.

J'ai bien envie de me fendre d'un roman...

GOUJONNET.

Moi aussi.

LE RABAI.

Faites votre choix... tous écrivains illustres... ou illustrés...

GOUJONNET.

Bah !... ils ont des images...

RABAI.

A chaque page... des gravures... des vignettes... des culs de
 lampe... montrez vos gravures. (*Les Romans se retournent, ils
 portent des dessins sur le dos.*)

LA SEINE.

Ah ! que c'est donc joli. (*Les Romans reprennent leur position.*)

GOUJONNET, au Rabai.

Pardon ! monsieur, quelle différence faites-vous entre des gra-
 vures et des... ce que vous disiez tout à l'heure... des choses de
 lampe ?

RABAI.

Ça dépend de la place...

LA SEINE.

Mais lequel choisir ?... (*Indiquant un Roman en robe blanche,
 ceinture bleue.*) Quel est celui-là ?

LE RABAI.

Geneviève, un roman d'Alphonse Karr.

GOUJONNET.

Passons à un autre... je connais Karr à fond.

LA SEINE, montrant un autre Roman habillé en jaune, qui cache
 son titre avec sa main.

Et celui-ci relié en jaune ?

LE RABAI.

Le chef-d'œuvre de monsieur Paul de Koek...

GOUJONNET.

Pourquoi est-il donc occupé à cacher son titre...

L'AVENIR.

Parce que sa femme lui défend de le montrer.

Ain de Julie:

Ce titre effarouché les hommes

Et peut même les offenser.

Aussi presque toutes les femmes

Rougiraient de le prononcer.

LA SEINE.

Quoi! pas une d'elles n'ose...

GOUJONNET.

Il est des femmes que je connais

Qui peuvent s'effrayer de mot... mais

Qui n' s'effrayeraient pas de la chose.

GOUJONNET, montrant un roman en paysan Berrichon.

Et ce paysan?

LE RABAI.

La Mare au Diable... Le chef-d'œuvre de Georges Sand...
Et quel style!Ain de M^{me} Favart.

De lui chacun a souvenance!

Ce gars-là vint tournoisement

Abandonnant sa demeure,

Nous parler français quasiment.

R n' fut pas mis en oubliance;

Et fut, malgré sa farouch'è,

N'étant pas de grande constance,

Très-bouement atheté.

GOUJONNET.

Ah! quel drôle de français!

L'AVENIR.

C'est de Berrichon.

GOUJONNET.

J'en aurais fait la pariure.

LE RABAI.

Si tu trouves cette langue peu piquante, choisis un autre ouvrage.

LA SEINE.

Je les prends tous: ton idée me sortit.

LE RABAIS.

Je le crois bien . . et je ne m'arrêterai pas là :

AIR de la Tante Lorian.

Chez nous le rabais,
 A déjà fait plus d'un prodige ;
 Des lecteurs français
 Prenant en main les intérêts,
 Grâce à mon effort,
 Le mouvement que je dirige
 Doit bientôt encor
 Lui donner un nouvel essor.
 Pour nos travailleurs
 Voyez quelle mine féconde !
 Imprimeurs, graveurs,
 Viennent m'apporter leurs labours.
 Ils travaillent tous,
 Et je fais vivre tout un monde
 De ces quatre sous,
 Qui pourtant ne sont rien pour vous !
 Je veux que partout
 Dans le village et la chaumière
 Le livre de goût
 Pénètre sans coûter beaucoup ;
 Car pour les esprits
 Mieux vaut Corneille ou bien Molière,
 Que tous ces écrits
 Dont on infectait le pays.
 Je veux qu'aujourd'hui,
 Grâce à l'attrait d'une lecture,
 L'ouvrier chez lui
 Puisse le soir chasser l'ennui ;
 Que bientôt enfin
 Il donne, et toujours sans murmure,
 Au pauvre écrivain
 Ce qu'il donne au marchand de vin.
 Pour ses quatre sous
 Je veux donner à la coquette
 Le bonheur si doux
 D'apprendre à trouver un époux.
 Tout en respectant
 L'humble budget de la grisette,
 Que la pauvre enfant
 Puisse dévorer son roman.

LES VARIÉTÉS DE 1852.

Quand de toutes parts
La Belgique nous prend, nous pille,
A tout ses écaris

Je veux opposer mes remparts :
Je veux dès demain,

Que ses livres de pacotille
De maint écrivain

Ne viennent plus voler le pain.

ENSEMBLE.

LE RABAIS.

Chez nous le rabais
A déjà fait plus d'un prodige ;
Des lecteurs français

Prenant en main les intérêts,
Grâce à mon effort,

Le mouvement que je dirige
Doit bientôt encor

Lui donner un nouvel essor.

LES AUTRES.

Chez nous le rabais
A déjà fait plus d'un prodige ;
Des lecteurs français

Prenant en main les intérêts ;
Grâce à son effort,

Le grand mouvement qu'il dirige
Doit bientôt encor

Lui donner un nouvel essor.

(*Sur l'ensemble M. Rabais et les Romains sortent.*)

SCÈNE V.

LA VARIÉTÉ, LA SEINE, GOUJONNET, puis LE VIEUX SOU.

GOUJONNET.

Il s'en va... Je ne lui ai pas payé son roman...

LA VARIÉTÉ.

Ça ne fait rien. Il te l'enverra à domicile.

LA SEINE.

Tu as donc de l'argent ?

GOUJONNET, tirant de l'argent de sa poche et l'examinant.

J'ai quelque monnaie... une pièce de cinq sous...

LA VARIÉTÉ.

Ça n'a plus cours... les pièces de cinq sous sont remplacées
par les pièces de quatre sous...

GOUJONNET.

Bah ! les pièces de quatre sous valent cinq sous.

LA VARIÉTÉ.

Au contraire... Ce sont les pièces de cinq sous qui ne valent plus que quatre sous.

GOUJONNET, regardant toujours son argent.

Ah ! ah !... ah ! pouah ! quel vilain sou ! (*Il le jette dans la coulisse.*)

L'AVENIR.

Comment ! tu le jettes !... tu l'aurais donné à un pauvre.

GOUJONNET.

Tiens, vous avez raison ; je vais ramasser mon sou. (*Il se dirige vers la coulisse et ramène le Vieux Sou par la main.*)

LE VIEUX SOU.

AIR : Cinq sous, cinq sous.

Je suis si vieux,

Qu'on me chasse,

On me remplace ;

Je suis si vieux

Qu'on me méprise en tous lieux.

LA REINE.

Quel est ce petit vieillard si mal conservé ?

GOUJONNET.

Ah ! qu'il est donc malpropre !

LE VIEUX SOU.

Tu ne me reconnais pas ?

LA VARIÉTÉ, à la Reine.

C'est le vieux sou qu'il vient de jeter.

GOUJONNET.

Tiens, c'est vrai... j'avais remarqué la tache de vert de gris qu'il a sur le nez. Essayez-vous donc !

LE VIEUX SOU.

C'est inutile... ça ne s'en irait pas... La Monnaie, s'il vous plaît ?

GOUJONNET.

La monnaie d'un sou... c'est cinq centimes.

LE VIEUX SOU.

Non... l'Hôtel de la Monnaie... je vais m'y faire refondre.

LA REINE.

Bah !

LA VARIÉTÉ.

Mais sans doute... Tu ne sais donc pas qu'avant peu on va retirer tous les vieux sous de la circulation.

LES VARIÉTÉS DE 1852.

GOUJONNET.

Et vous ne vous rebiffez pas un peu... vous n'êtes donc pas un sou vaillant.

LE VIEUX SOU.

Mais vous ne connaissez donc pas mes mémoires. Si je vous les racontais, vous verriez si je mérite cette humiliation.

GOUJONNET.

Oh! racontez-nous donc ça, vieux vert de gris...

LE VIEUX SOU.

Ain de Léonide.

Vous seriez bien étonnés, si
Je vous racontais mon histoire :
L'obole a ses titres de gloire,
Et mes mémoires, les voici.
Je fus fait du métal de cloches,
C'était après quatre-vingt neuf.
Voyageant de poches en poches,
J'étais brillant, gai, jeune et neuf.
Je ne fus jamais exigeant ;
A pied je marche à l'aventure,
Et je laisse aller en voiture
Le louis d'or, la pièce d'argent.
Pour l'or seul on se met en course,
L'or dans le monde fait la loi ;
Avec l'or on entre à la Bourse,
Mais on en sort souvent sans moi.
Je poursuis mon modeste cours,
Et l'on pourrait me voir sourire
Quand j'arrondis la tirelire
Que le travail remplit toujours.
La pièce d'or est un' lorette
Qui fait scintiller ses attraits...
Elle se change, la coquette,
Moi, je ne me change jamais.
Offrant un modeste plaisir,
Près du Gymnase, je complète
L'immortel morceau de galette
Que pour deux sous l'on va s'offrir.
On me méprise, on me supprime ;
Moi, qu'on traite de rococo,
Boulevard du Temple, j'ai l'estime
De tous les marchands de coco,
J'aime à rire et je suis humain,

Mais, avec moi si l'on s'amuse,
Jamais non plus je n' me refuse
Au malheureux qui tend la main.
Quand l'or hésite, je me donne.
Moi, je n'ai jamais hésité;
Pauvre sou, créé pour l'aumône,
Ma vertu, c'est la charité.
Et maintenant, dites-moi si
Je n'ai pas des titres de gloire;
Je vous ai conté mon histoire,
Que dites-vous de mon récit? (Ter.)

LA VARIÉTÉ, au Vieux Sou.

Allons, je te promets une recommandation pour le cabinet des médailles. Au lieu de te fondre, on te conservera.

LE VIEUX SOU, avec joie.

Vraiment! Oh! merci! merci! (Il leur tend les mains, mais voyant qu'on hésite à les lui serrer, il les retire.) Ah! c'est juste, ils craignent le vert de gris.

LA SRINE.

Topes donc, je ne suis pas fière, moi... (Elle serrait même au Vieux Sou qui s'éloigne joyeux en chantant.)

LE VIEUX SOU.

A la bonne heure!

AIR : Cinq sous.

Je suis bien vieux;
On me chasse,
On me remplace,
Je suis bien vieux,
C'est égal, je suis joyeux!

LES AUTRES.

Il est bien vieux;
On le chasse,
On le remplace,
Il est bien vieux!

LE VIEUX SOU.

C'est égal, je suis joyeux.
Il sort.

COUJONNET.

Ce vieux vert de gris m'a altéré.

LE SRINE.

Je t'offre un verre d'eau.

GOUJONNET.

Non, merci... je préférerais un verre de vin.

LA SEINE.

Si nous allions à Bercy ?

GOUJONNET.

Oui, allons à Bercy.

LA VARIÉTÉ.

A Bercy !... J'ai mieux que cela à t'offrir ! (*Elle fait un signe ; le décor change.*)

Troisième Tableau.

Le théâtre représente un coteau chargé de vignes. — Au milieu de la scène s'élève de terre un énorme pressoir plein de raisin.

SCÈNE VI.

LA VARIÉTÉ, LA SEINE, GOUJONNET, puis BACCHUS, SATYRES. (*Ritournelle de l'air sui vant.*)

LA SEINE.

Oh ! oh ! un cortège qui nous arrive ! (*Bacchus paraît à cheval sur un tonneau porté par quatre Satyres. Les autres précédent et suivent. Le cortège fait le tour du théâtre.*)

CHOEUR.

Aux de la Dame blanche.

Place ! (Ter.)

Voilà Bacchus qui passe,

Place ! place !

Par un chœur

Soulageons son cœur.

BACCHUS.

Assez ! assez !... Satyres, j'éprouvé le besoin de descendre... (*Il descend de son tonneau qu'on emporte.*)

LA SEINE.

Eh ! je ne me trompe pas ! c'est le père Bacchus !

BACCHUS.

Oui, mes enfants, le père Bacchus... Oh ! je suis bien malade... et mes pauvres enfants !... ils sont bien malades aussi. Nous sommes tous bien malades !

GOUJONNET, lui donnant une poignée de main.

Moi ! ça ne va pas mal... je vous remercie.

LA SEINE.

Oh ! les vins sont indisposés.

BACCHUS.

Je ne sais pas ce qu'ils ont... mais le châblis est *jaune*, le bordeaux est *rouge*; le champagne est *frappé* de l'idée qu'il va mourir, et la piquette en est sûre !

LA SEINE.

Et qu'avez-vous?...

BACCHUS.

La grippe... une affreuse grippe qui m'égrippe, non d'une pipe !

GOUJONNET.

Je crois plutôt que c'est le raisin qui vous aura indisposé... moi, je sais qu'il m'indispose.

BACCHUS.

Le raisin, c'est bien possible... Il est si mauvais... Tenez, (*montrant le pressoir*) ce pressoir contient toute la récolte de l'année... Ah ! c'est du joli ! c'est du propre... Mille noms d'un échalas !... Ça ne peut pas durer comme ça...

Air : *Cadet-Roussel est bon enfant.*

Mes satyres aux pieds fourchus,

LES SATYRES.

Sea satyres aux pieds fourchus ;

BACCHUS.

Comme moi vous êtes fichus.

SATYRES.

Comme lui nous sommes fichus.

BACCHUS.

Vous avez bien mauvaise mine,
Demain vous prendrez médecine.

Ah ! ah ! je dis, oui dà,

Qu'on ne peut pas aller comm' ça.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! ah ! je dis, oui dà,

Qu'on ne peut pas aller comm' ça.

DEUXIÈME COUPLET.

On parle de nous dépouiller,
De piller, de tout grappiller.

LA SEINE.

Puisque les raisins vont mourir,
La pudeur en va bien souffrir.
Nous n'aurons plus, et c'est indigne,

La plus petite fenill' de vigne.

Ah! ah! je dis, oui dà,

Qu'on ne peut pas aller comm' ça.

LE SATYRE.

Ah! ah! j'vous dis, oui dà,

Qu'on ne peut pas aller comm' ça.

LA SEINE.

Comment! les vins sont si malades que cela!

RACCHUS, montrant le pressoir.

Hélas!...

LA VARIÉTÉ.

Eh bien! moi je VEUX VOUS SAUVER TOUS...

AIR : *En palanquin.*

Le vin, ici bas,

C'est la gaudriole,

C'est la chanson folle,

Qui ne rougit pas!..

Source du plaisir,

Le vin, c'est la vie...

Par lui tout s'oublie!... (Bis.)

Il ne peut mourir!

TOUS.

Tin, tin, tin, tin, tin, gais compagnons de la folie,

Tin, tin, tin, tin, tin, apparaissez!...

Et renaissiez!

(*La Variété fait un geste. — Des flancs du pressoir s'élancent prestement le Chablis, la Piquette, le Bordeaux.*)

LES VINS.

Présents!

SCÈNE VII.

LES MÊMES. LE BORDEAUX, LE CHABLIS, LA PIQUETTE,
puis LE CHAMPAGNE.

ENSEMBLE.

AIR des Premières armes du Diable.

Ici tous les vins,

Bordeaux et vins fins,

Chablis et Piquette!

En ce jour de fête,

Que chacun répète

De joyeux refrains.

LE CHABLIS.

Je suis le vin que rien n'égale,

Mes amis,

Que demande-t-on à la Halle ?

Le Châblis.

LE BORDEAUX.

Grâce à mon fumet l'en renomme

Mes tonneaux.

Est-il dans le monde un vin comme

Le Bordeaux ?

LA PIQUETTE.

Vous voyez en moi la Piquette,

Vin charmant ;

Car c'est le plaisir qui me fête

En trinquant.

REPRISE ENSEMBLE.

Ici tous les vins,

Bordeaux et vins fins,

Châblis et Piquette,

En ce jour de fête,

Que chacun répète

De joyeux refrains.

GOUJONNET, *lorgnant la Piquette.*

Cette petite a un nez qui me plaît !... (*A Bacchus.*) Voulez-vous me permettre d'en prendre un verre ?... (*Il embrasse la Piquette.*) Pouah ! elle me gratte le gosier !

LA SEINE.

C'est bien fait !

LA PIQUETTE.

Je suis d'Argenteuil...

GOUJONNET, *s'essuyant la bouche.*

Sapristi ! fallait donc le dire !

LA VARIÉTÉ, *d Bacchus.*

Eh bien, Bacchus, es-tu content ?

BACCHUS, *entouré par les vins.*

Ravi, transporté. Je les ai là tous... Ah ! non... il m'en manque un... le plus mauvais sujet... (*On entend une explosion dans le pressoir.*) Ah ! le voilà, le drôle !

LE CHAMPAGNE, *paraissant.*

Le Champagne !

Air de Paul Henrion.

Allons, manants, saluez, car je brille

Dans l'univers comme à la Maison d'Or,

À pas glorieux, à mon flot qui pétille

LES VARIÉTÉS DE 1852.

C'est le plaisir qui fait prendre l'essor.

Joyeux discours,

Folles amours,

Avec moi seul vous commencez toujours.

Gais compagnons,

De mes façons

Le bonheur vient quand sautent les bouchons.

Allons, morbleu, rangez-vous sous ma loi,

Des vins français ne suis-je pas le roi ?

Titis, pierrots, débardeurs, sablez-moi !

Au carnaval c'est moi

Moi, qui suis roi.

Au soupers Yachette,

Je règne la nuit ;

C'est moi que l'on fête

Au milieu du bruit...

J'étourdis, je tape

En vrai tapageur,

Mais... quand on me frappe

Je deviens meilleur.

J'ai pour trône un flon flon,

Pour sceptre une chanson !

Allons, manants, saluez, car je brille. Etc.

BACCHUS, *riant*.

Oh ! le galopin... se fait il mousser, mon Dieu... Ah ! nom d'une grappe, tu m'amuses...

LE CHAMPAGNE, *allant embrasser Bacchus*.

Bonjour, p'pa... pas vrai que tu me préfères à eux tous...

TOUS LES VINS, *entourant Bacchus pour l'embrasser*.

Non, c'est moi... p'pa, dis que c'est moi !... papa !

BACCHUS.

Ah ! les petits ribauds !... Ah ! les aimables canailles !... ils circonviennent leur auteur... Fichez-moi tous la paix...

LE CHAMPAGNE.

Le meilleur vin, c'est moi... (*à la Seine*) n'est-ce pas, madame ? tenez, goûtez-moi...

LA SEINE, *l'embrassant*.

Ah ! qu'il est doux !...

GOUJONNET.

Il est bon !

LA SEINE.

Il me produit un drôle d'effet... (*Le Champagne lui pince le*

nez.) Oh ! il me pince le nez... Jeune homme peut on vous goûter encore ?

LE CHAMPAGNE.

Toujours ! (*La Seine l'embrasse encore.*)

GOUJONNET.

Gardez-moi-z'en un peu.

LA SEINE, *s'animant.*

Ah ! ah ! Goujonnet, j'ai envie de danser.

GOUJONNET.

Sapristi !... Elle est pocharde, la malheureuse !

LE CHAMPAGNE.

Eh bien ! dansons !

TOUS.

Oui, dansons !

BACCHUS.

Un instant !... je propose une petite visite aux Bacchantes...

LES SATYRES, *se frottant les mains.*

Oh !

BACCHUS.

Ah ! ça vous va, mes gaillards !...

LA VARIÉTÉ.

Soit... une fête en l'honneur de Bacchus...

LA SEINE.

Une Bacchanale... adopté...

TOUS.

Adopté !...

BACCHUS.

Air de la Bacchanale d'Artus.

Modérez tous votre élan ;

Pas d'danse amoureuse,

Pas de tulipe orangeuse,

Et pas de cancan !

(*Aux Satyres.*)

Vos regards

Égrillards

Troublent la danseuse :

Modérez, mes gaillards,

Vos fougueux écarts !

LE CHAMPAGNE, *tirant la barbe à Bacchus.*

Ta morale nous embête ;

Mon vieux, ne fais pas ta tête.

Bacchanal. (*Bis.*)

Surtout tapage infernal.

(*Le Champagne lui tape sur le ventre.*)

BACCHUS.

Ah ! que tu es bien le roi des Drôles... tu es même beaucoup plus drôle que le *Roi des Drôles*.

LE CHAMPAGNE.

Espérons-le.

REPRISE. ENSEMBLE.

Ta morale nous embête. Etc.

(Changement à vue.)

Quatrième Tableau.

Le décor change et représente un jardin magnifique.—Les Bacchantes sont groupées au fond, et descendent en scène pendant l'ensemble.

LES PERSONNAGES DU TABLEAU PRÉCÉDENT, LA REINE DES BACCHANTES, BACCHANTES.

ENSEMBLE.

Ain de la Polka de J. Nargeot.

Ici, que la fête commence !

Vive l'amour ! vive la danse !

Ce jardin nous offre à loisir

L'amour, les chansons, le plaisir.

BACCHUS, à la Reine des Bacchantes, qui s'avance avec ses nymphes.

Chez vous, au doux bruit des chansons

Nous venons, beauté sans égale,

Célébrer une Bacchanale,

Et faire sauter les bouclions.

LA REINE.

Grand merci, monseigneur Bacchus.

Les vins et les chansons bruyantes,

Chez moi, la reine des Bacchantes,

Seront toujours très-bien reçus.

LA REINE.

Que les vins circulent !... que les coupes se remplissent ! Satyres et Bacchantes, apprêtez-vous à fêter dignement le seigneur Bacchus !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ici que la fête commence. Etc.

(On se range. Les Satyres et les Bacchantes dansent.)

TOUS, après la danse, buvant.

A Bacchus !

REPRISE DU CHOEUR.

Ici que la fête commence. Etc.

ACTE III.

Cinquième Tableau.

Le théâtre représente les Champs-Élysées.

SCENE PREMIÈRE.

LA SEINE, GOUJONNET, LA VARIÉTÉ, PROMENEURS. (*Au lever du rideau, la Seine, Goujonnet et l'Avenir sont assis sur des chaises, ainsi que quelques promeneurs. — D'autres circulent.*)

CHOEUR.

Ain de Paris qui dort.

Voitures et modes nouvelles,
Dont le regard est ébloui;
Fiacres aux tristes haridelles,
Se donnent rendez-vous ici.

LA VARIÉTÉ.

Eh bien!... vous repentez-vous d'être venus aux Champs-Élysées?

LA SEINE.

Mais non... mais non... c'est assez bon genre..

GOUJONNET.

J'ai vu le théâtre de Guignol... mais la pièce finissait comme nous arrivions... *C'est guignolant.*

LA VARIÉTÉ.

Vous avez vu aussi les cafés-concerts. (*Les promeneurs disparaissent peu à peu.*)

LA SEINE.

Ah ! voilà qui est joli.

GOUJONNET.

Air de Perrinette.

Où, ces cafés ont du côté :
On y échaute, on boit, on fume...
Mais par malheur on s'enthème,
Gergens, chanteurs et public,
Le ténor en vain s'obstine,
Par un procédé nouveau,
Au lieu d'un ut de poitrine,
Il lance un ut de cerveau.

Puis la grande cantatrice
Éternue... un boléro;
Chacun lui dit : « Dieu vous bénisse. »
Et ça remplac' le bravo.

(*Ritournelle de l'air suivant.*)

LA SEINE.

Ah! voici du monde qui nous arrive. (*Voyant entrer le Lingot d'or et le Comptoir d'argent.*) Deux jolies femmes!... mazette.

SCÈNE II.

LA SEINE, LA VARIÉTÉ, GOJONNET, LE LINGOT D'OR,
LE COMPTOIR D'ARGENT, portant chacun un chinois dans
une coupe, puis LA MÈRE MOREAU.

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

AIR des Canotiers.

Tin, tin, dans tout Paris,
On nous renomme,
Et l'on consomme,
Tin, tin, dans tout Paris,
Nos liqueurs et nos fruits confits.

LE LINGOT D'OR.

C'est moi qui donnai l'essor;
J'ai pour titre : *Au Lingot d'Or.*

LE COMPTOIR D'ARGENT.

Mon titre est moins arrogant,
Je suis le *Comptoir d'Argent.*

ENSEMBLE.

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

Tin, tin, dans tout Paris. Etc.

LES AUTRES.

Tin, tin, dans tout Paris,
On les renomme,
Et l'on consomme,
Tin, tin, dans tout Paris,
Leurs liqueurs et leurs fruits confits.

GOJONNET.

Le Lingot d'or!... Le Comptoir d'argent!

LA VARIÉTÉ.

Oui... deux nouvelles boutiques de liquoristes, qui se sont ouvertes cette année à Paris... l'une, au coin du passage Jouffroy; l'autre, rue Saint-Honoré.

LA SEINE.

Et que vendent ces demoiselles?

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

Des chinois!

GOUJONNET.

Des chinois !... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Je ne comprends pas le chinois.

LE LINGOT.

Non ?... Eh bien ! je vais te l'apprendre... goûte-moi ça.

LE COMPTOIR, à la Seine.

Acceptez, madame... (Les deux liquoristes offrent un chinois à la Seine et à Goujonnet.)

LA SEINE, mangeant.

Ah !... cristi !... c'est raide !..

GOUJONNET, de même.

Ce n'est pas raide... mais c'est dur. — Ah ! j'y suis... on appelle ça un chinois, parce que... c'est une orange.

LA VARIÉTÉ.

Et le chinois est en vogue à Paris ?

LE LINGOT.

Il y abonde.

AIR : *Iroquois*.

Des chinois, bis.

Partout, dans Paris, j'en vois

Des chinois ! bis.

Mais c'est l'embarras du choix.

LE COMPTOIR.

Ces amants toujours trompés,

Ces maris toujours dupés,

Qui parlent, malgré cela,

Du bonheur d'être papa...

Des chinois, bis.

Partout, dans Paris, j'en vois.

TOUS.

Des chinois, bis.

Mais c'est l'embarras du choix.

LE LINGOT.

Que deviendrait l'Opéra,

Surtout le quartier Bréda,

Si, pour faire leurs beaux jours...

On n'y trouvait pas toujours...

Des chinois ! bis.

Partout, dans Paris, j'en vois.

TOUS.

Des chinois ! bis.

Mais c'est l'embarras du choix.

3.

GOUJONNET.

C'est avec les chinois que ces dames espèrent se faire un petit magot ?

LA VARIÉTÉ.

Mais qui vous a conduites jusqu'ici ?

LE LINGOT.

Le besoin de nous placer sous ta protection... on nous menace.

LA SEINE.

Eh ! qui donc ?...

LE COMPTOIR.

Parbleu !... notre implacable ennemie ! ..

LE LINGOT.

La mère Moreau !...

GOUJONNET.

Ah ! la mère Moreau... de la place de l'École... près le pont Neuf... j'ai souvent vu son enseigne.

LA MÈRE MOREAU, *en dehors.*

Où sont-elles ?... que je les démolisse ?...

LE LINGOT.

Tenez... l'entendez-vous ?... (*Entre la mère Moreau.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Songez à m'obéir.*

LA MÈRE MOREAU.

C'est affreux,

Odieux !

Est-ce ainsi que l'on se comporte ?...

C'est trop fort, et je veux

Vous traiter de la bonne sorte !

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

C'est affreux,

Odieux !

Pourquoi nous traiter de la sorte ?

Quelle est contre nous deux

La colère qui vous emporte ?

LA MÈRE MOREAU.

Péronnelles, gare à vous !

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

Mais d'où vient ce grand courroux ?

LA MÈRE MOREAU.

Je vous ferai filer doux !

LA SEINE et GOUJONNET.

Ah ! de grâce, calmez-vous !...

LA MÈRE MOREAU.

Nous croyez qu'vos fonds

Viendront m'enlever la pratique...

J'sortirai des gonds,

Mais je n'fermerai pas boutique !

REPRIS. DE L'ENSEMBLE.

C'est affreux,

Odieux ! Etc.

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

C'est affreux,

Odieux ! Etc.

Pourquoi les traiter de la sorte ?

Quelle est contre elles deux

La colère qui vous transporie ?

GOUJONNET.

Calmez-vous, petite maman, calmez-vous !

LA MÈRE MOREAU.

Que je me calme !... quand on me ruine !...

LE LINGOT.

Est-ce notre faute, si les plus brillants équipages s'arrêtent à notre porte ?... si les jeunes gens les plus à la mode viennent chez nous prendre des chinois ?

LA MÈRE MOREAU.

S'ils ne prenaient que des chinois ?

GOUJONNET, avec malice.

Ah !... et que prennent-ils encore ?

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

Des prunes !

LA MÈRE MOREAU.

Laissez-moi donc !...

AIR de l'Artiste.

J'connais nos gentilshommes,

Ils sont, je vous le dis,

Dans le siècle où nous sommes,

Peu fous des fruits confits.

LA SEINE.

Alors, charmantes brunes,

Je n'crois pas, entre nous,

Qu'ce soit pour des prunes

Qu'ces messieurs aill'nt chez vous,

Ce n'est pas pour des prunes ;

Qu'ces messieurs vont chez vous.

LE LINGOT, baissant les yeux :

Dame !... faut bien les encourager un peu !

LA MÈRE MOREAU.

Vous entendez !...

LE COMPTOIR.

Eh bien !... et vous... autrefois ?

LA MÈRE MOREAU, *se radoucissant un peu.*

Ah ! dame !... autrefois...

LA VARIÉTÉ.

Tu vois bien que, comme elles, tu as été agaçante, provoquante... coquette, enfin !... alors pourquoi leur chercher querelle ?... Ne vaut il pas mieux vous entendre, et faire fortune chacune de votre côté ?

LA MÈRE MOREAU.

Bah ! j'ai le cœur sur la main !... accepté !... (*Elle leur tend la main.*)

LE LINGOT et LE COMPTOIR.

Accepté !

LE LINGOT, LE COMPTOIR et LA MÈRE MOREAU.

AIR de la *Corde sensible.*

Formons une sainte alliance ;
 Prospérons tous à la fois.
 Grâce à nous que bientôt la France
 Devienne un peuple de Chinois.

REPRISE ENSEMBLE.

Formons une sainte alliance. Etc.

LES AUTRES.

Formez une sainte alliance. Etc.

(*La mère Moreau, le Lingot et le Comptoir sortent en se donnant la main.*)

LA SEINE, *entendant du bruit en dehors.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Encore une dispute !... (*Entrent en scène le Mat de Cocagne, la Pantomime militaire, et quelques Titis poursuivant le Palais de cristal.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MAT DE COCAGNE, LA PANTOMIME, LE PALAIS DE CRISTAL, TITIS. (*La Pantomime ne parle pas, mais se livre à des gestes animés, en s'accompagnant sur son tambour.*)

LE MAT DE COCAGNE et les TITIS.

AIR de *Léocadie.*

Brisons, brisons,
 Cassons-lui ses vitres ;
 Brisons, brisons,
 Nous le chasserons.

LE PALAIS.

Voyons, voyons,
Messieurs j'ai mes titres,
Voyons, voyons,
Dites vos raisons.

LA SEINE.

Calmez-vous, de grâce !

GOUJONNET.

Et que l'on s'embrasse.

LE MÂT DE COGAGNE.

Quoi ! lorsqu'il nous chasse !
Jamais... non, jamais !...

LE PALAIS, *à la Variété.*

En vous seul j'espère
Contre leur colère ;
Ils brisent le verre
De mon beau palais.

ENSEMBLE.

LE MÂT DE COGAGNE *et les vrits.*

Brisons, brisons,
Cassons-lui ses vitres :
Brisons, brisons,
Nous le chasserons.

LA SEINE, GOUJONNET, LA VARIÉTÉ, *protégeant le Palais.*

Voyons, voyons !
Nous sommes arbitres !
Voyons, voyons !
Dites vos raisons.

LE PALAIS.

Voyons, voyons !
Messieurs, j'ai mes titres !
Voyons, voyons !
Dites vos raisons.

LE MÂT.

Nos raisons... elle sont bien simples...

LA SEINE.

Mais d'abord, qui êtes-vous ?

LE PALAIS.

Vous ne le reconnaissez pas ?...

LE MÂT.

Moi, je suis le Mât de cogagne officiel... Le Mât de cogagne du carré Marigny... on me dressait à chaque fête publique... h

chaque réjouissance... et comme on se disputait mes prix... c'était à qui monterait le premier...

GOUJONNET.

Ah! oui... je sais... (*Il prend le Mât à bras le corps, comme pour y monter, et retire ses mains toutes noires.*) Ah! pouah!... qu'est-ce qu'il a donc sur le corps?

LE MAT.

C'est une couche de graisse... dont on me recouvre toujours... ça empêche de monter... mais comme ça vous aide à descendre du Mât...

LA SEINE.

Vous dites?

LE MAT.

A descendre du Mât...

LA REINE.

J'avais entendu Alexandre Dumas. (*Se bouchant les oreilles et désignant la Pantomime militaire, qui fait un roulement.*) Mais ce monsieur qui bat du tambour... qu'est-ce?

LE MAT.

Ah! celui-ci?... c'est un vieux camarade à moi... la Pantomime militaire... Il avait aussi ses deux théâtres dans le carré Marigny. Il ne parlait pas, mais c'est égal... On le comprenait...

Air de Tambour battant.

La foule idolâtre
 Accourait toujours
 Et de son théâtre
 Faisait ses amours.
 C'était notre histoire
 Qu'il représentait,
 C'était notre gloire
 Qu'il nous racontait,
 Là sans nulle peine,
 Plus d'un spectateur
 Revoyait la scène
 Dont il fut acteur.
 Les feux de la guerre
 Remplaçaient toujours
 L'intrigue vulgaire
 Des feux des amours.
 La jeune première
 Était simplement
 Une vivandière
 D'un beau régiment.
 Pas de premier rôle

Visant à l'effet,
 Pas une parole
 Et pas un couplet.
 Au lieu de tirade
 Le tambour, ran plan,
 Puis la fusillade
 Pan, pan, pan, pan, pan.
 C'était notre histoire
 Qu'il représentait...
 C'était notre gloire
 Qu'il nous racontait...

CHOEUR.

C'était notre histoire. Etc.

GOUJONNET.

Ah! monsieur est... *(Il indique par des gestes qu'il est muet, et que c'est très-malheureux. — La Pantomime lui répond que s'il n'a pas de langue il a un cœur, puis, elle tire son sabre et l'en menace. — Goujonnet se sauve en criant.)* Dites donc... pas de bêtises...

LE PALAIS.

Vous aurez beau faire... je m'empare du terrain; et je suis sûr que l'avenir me donnera raison.

AIR : *Papa, les p'tits bateaux.*

Comptez sur mon succès,
 Je veux, fidèle à mon programme,
 Dans ces jours de réclame
 Tenir plus que je ne promets.
 En dépit des Anglais
 Je veux ici, je le proclame,
 Éclipser à jamais
 L'éclat de leur premier palais.
 Dans ce riche Paris
 Que l'étranger contemple
 On voit d'un œil-surpris
 Les beaux-arts sans abris.
 Modèle de splendeur,
 Quand la bourse a son temple.
 Les arts pour notre honneur
 Doivent avoir le leur.
 Faisons à Murillo
 Même à prix d'or, l'honneur du Louvre,
 Oui, mais qu'un palais s'ouvre
 Pour le plus modeste tableau.

Abritant son pinceau,
 Grâce à ma porte qui s'entr'ouvre,
 Que tout talent nouveau
 A ses débuts trouve un berceau.
 Mon palais sera grand ;
 Je n'en veux rien exclure ;
 Je veux qu'une fois l'an
 Tout y trouve son rang.
 Quittant ses vieux réduits,
 Que notre horticulture
 M'apporte ses produits,
 Ses fleurs, ses plus beaux fruits.
 Par moi tout va changer,
 Bientôt notre industrie errante
 N'ira plus triomphante
 Chercher sa gloire à l'étranger.
 Elle aura son palais,
 Et dans ma demeure éclatante,
 Nos rivaux désormais
 Viendront l'admirer à leurs frais.
 Puis enfin, un grand jour,
 Si la voix de la France
 Provoquant sans détour
 L'univers à son tour,
 Au monde travailleur
 Fait un appel immense,
 Je veux de ma splendeur
 Lui prêter la grandeur.
 Comptez sur mon succès.
 Je veux, fidèle à mon programme,
 Dans ces jours de réclame,
 Tenir plus que je ne promets.

ENSEMBLE.

LE PALAIS.

En dépit des Anglais. Etc.

LES AUTRES.

En dépit des Anglais,
 Il veut ici, je le proclame,
 Éclipser à jamais
 L'éclat de leur premier palais.

(Le Palais sort avec le Mât de Cocagne et les Titis.)

SCENE IV.

LA SEINE, LA VARIÉTÉ, GOUJONNET, puis LA BOURSE,
et ensuite LES QUATRE STATUES.

GOUJONNET.

J'aime assez le Palais de Cristal ; on se ferait de bien belles
salières avec.

VOIX, en dehors.

Du Lyon !... du Nord !... des docks !... du quatre et demi !...
du trois !...

LA SEINE.

Qui donc fait ce charivari ?

LA BOURSE, entrant.

Moi, la Bourse.

TOCS.

La Bourse !

LA BOURSE.

AIR : *Vive le Roi.*

Je suis la Bourse... et je veux

En comblant tous les vœux

Que chacun soit heureux

Et riche sur terre.

Achetez... ne craignez rien,

Mais surtout vendez bien...

Jouez... c'est le moyen

D'être millionnaire.

Achetez

Et vendez,

Revendez,

Puis rachetez,

Jouez tous sans retard.

Vive le hasard !

De pauvres dupes encor,

Abandonnant leur patrie,

Pour ramasser un peu d'or

S'en vont en Californie.

Pourquoi quitter le pays ?

De l'or n'a-t-il pas la source ?

Quand la Bourse est à Paris,

Sur la place de la Bourse.

(*Parlé.*) Voulez-vous du Lyon ?... voulez-vous du Nord ?... vou-
lez-vous du Cote ? voulez-vous des docks ?... parlez, demandez,
faites-vous servir !

Je suis la Bourse, et je veux,
En comblant tous les vœux. Etc.

LA VARIÉTÉ, *riant*.

Le fait est qu'elle a bien fait parler d'elle cette année.

LA BOURSE, *lorgnant Goujonnet*.

Monsieur est agent de change?

GOUJONNET.

Oh !... parce que je suis bien mis !... Non... pas pour le moment.

LA BOURSE, *à la Seine*.

Madame vent-elle accepter quelques docks?

LA SEINE, *à Goujonnet*.

Des docks?... qu'est-ce que c'est que ça?

GOUJONNET.

Comment! vous ne savez pas ce que c'est que des docks?...

LA BOURSE.

Des docks !...

GOUJONNET.

Ah! des docks !... mais... c'est... tiens! qu'est-ce que ça peut bien être ?

LA BOURSE.

On se les arrache, on se les dispute; prenez, c'est le vrai moment! Dépêchez-vous, car je monte, je descends... je remonte, je redescends... hélas!... ça n'est pas ma faute.

AIR : *Tout le contraire*.

La hausse seule a mes amours;
Maintenant le hasard m'exauce;
J'ai la hausse... et sans que mon cours
S'accoutumerait à la hausse.
Mais pourquoi faut-il trop souvent
Que cette hausse disparaisse...
Hélas! c'est bien triste vraiment
De voir ainsi ventr la baisse.

LA VARIÉTÉ.

Ah çà, mais on m'avait dit que la Bourse était accompagnée maintenant de quatre Statues?...

LA SEINE.

Et nous ne les voyons pas !

LA BOURSE.

Elles sont en train de se faire placer sur leurs piédestaux; mais si vous désirez les voir, je vais les appeler.

GOUJONNET.

Oh! oui, appelez-les... j'adore les statues... ça me ravigote.

LA BOURSE, à la cantonade.

A moi, mes statues !

ENSEMBLE.

LES QUATRE STATUES, entrant.

AIR : *Polka militaire.*

Sans que l'on raisonne,
Empressons-nous d'accourir ;
Notre reine ordonne,
Et nous devons obéir.

LES AUTRES.

Sans que l'on raisonne,
Empressez-vous d'accourir ;
Votre reine ordonne,
Et vous devez obéir.

GOUJONNET.

Bigre ! voilà des particulières bien construites !

LA SEINE.

Que représentent ces statues ?

LA BOURSE.

Ne l'avez-vous pas deviné ?

AIR des Deux Maîtresses.

Ces Dées, qui protègent la France,
Sont du travail le légitime appui
Et j'ai voulu, symboles d'espérance,
Autour de moi les grouper aujourd'hui.
C'est la Justice... Elle vient la première,
Sa sainte voix nous dirige ici-bas,
C'est le flambeau d'où jaillit la lumière,
C'est le trésor... que l'on n'achète pas.
Ah ! saluez... car voici l'Industrie ;
A son appel on s'est levé soudain ;
Pour le progrès de la mère patrie
Elle combat... des outils à la main.
Quels résultats !... que de choses nouvelles !
Que de cités jointes par la vapeur,
Quand l'industrie a déployé ses ailes
Pour abriter le monde travailleur.
Cette troisième, indispensable idole,
De ses vaisseaux va sillonnant les mers...
C'est le Commerce, il marche, il court, il vole,
Et sa patrie, à lui, c'est l'univers.
Admirez tous ; voici l'Agriculture ;

C'est la plus sainte, à genoux béissons
 Ce pouvoir qui, fécondant la nature,
 Couvre le sol de fleurs et de moissons.
 Pour le bonheur, amis, pour l'abondance,
 L'agriculture est un puissant levier;
 Mais elle veut pour son travail immense,
 A sa charrue un rameau d'olivier.
 Le temps n'est plus des vains bruits de la guerre,
 Agriculteurs, soyez les bien-venus,
 Avec le fer vous fécondiez la terre;
 Avec le fer ne l'ensanglantons plus.
 Ces Dèités qui protègent la France
 Sont du travail le légitime appui,
 Et j'ai voulu, symboles d'espérance,
 Autour de moi les grouper aujourd'hui.

CHOEUR.

Ces Dèités qui protègent la France,
 Sont du travail le légitime appui;
 Elle a voulu, symboles d'espérance,
 A ses côtés les grouper aujourd'hui.

GOUJONNET, aux Statues.

Mes compliments sincères, Statues; vous avez mon estime.
(Trois heures sonnent.)

LA BOURSE.

Trois heures... Il faut que j'aille m'fermer.

GOUJONNET.

Ah! la Bourse se ferme à trois heures!...

LA BOURSE.

Si vous voulez des actions, venez me voir demain... Allons,
 mes quatre Statues, entourez-moi, et en route! *(Elle se place au
 milieu des quatre Statues.)*

REPRISE. ENSEMBLE.

Ces Dèités qui protègent la France. Etc.

(Sortie de la Bourse et des Statues.)

Sixième, septième et huitième tableau.

Un rideau de nuages descend au deuxième plan.

SCENE V.

GOUJONNET, LA SEINE, LA VARIÉTÉ, puis SAPHO, et
 d'autres CHEFS-D'OEUVRE de Pradier.

GOUJONNET.

Décidément ces statues sont fort bien moulées.

LA VARIÉTÉ.

Et l'une d'elles, l'Industrie a de plus que ses sœurs la gloire d'être signée : *Pradier*.

LA SEINE.

Pradier !...

LA VARIÉTÉ.

Un grand génie dont je vais vous rappeler les principaux chefs-d'œuvre. (*Le rideau de nuages se lève et laisse voir en tableaux vivants les principales œuvres de Pradier. Sapho est au milieu.*) Au milieu est Sapho...

LA SEINE.

Sapho ! Comme elle a l'air rêveur... qu'a-t-elle donc ?

LA VARIÉTÉ, *étendant sa baguette d'or sur la statue.*

Tu vas le savoir... car je vais l'animer un instant, et elle vous dira le sujet de ses rêveries. (*Accords de harpe. Sapho s'anime peu à peu, se lève, descend de son piédestal, gagne le milieu du théâtre et semble écouter la musique avec une sorte d'extase. Le rideau de nuages redescend.*)

SAPHO.

Chantez !... pour lui, chantez... à voix mystérieuses !...

Et pour le réveiller retentissez encoor,

Cithares aux doux bruits, notes mélodieuses

Des lyres et des harpes d'or.

Pour le dernier sommeil il n'est pas d'harmonie,

Et vous chantez en vain le funèbre concert,

Vous n'éveillerez plus de votre voix bénie

L'écho de l'atelier désert.

O marbre de Paros, ta gloire t'est ravie.

Il n'est plus le Phidias dont le ciseau puissant

Te donnait à la fois et la forme et la vie,

Dans tes veines glissait le sang !

Pradier, tu me créas, moi, la Sapho rêveuse,

Puis, tu laissas tomber le sublime ciseau ;

Je naissais, j'existais, moi, l'œuvre glorieuse,

Mais je naissais près d'un tombeau.

Mais non... chantez... chantez, ô lyre d'Ionie,

Au sein du marbre pur un nom s'est incrusté ;

Tes chefs-d'œuvre sont là... Pradier, pour le génie

La mort... c'est l'immortalité.

(*Le rideau de nuages se relève et laisse voir le buste de Pradier ; près de lui, la France et la Gloire qui le couronnent. Au fond sont groupées ses œuvres. Sapho s'agenouille et tend les bras vers Pradier.*)

LA VARIÉTÉ.

La France qui pleure le fils qu'elle a perdu et la gloire qui le couronne.

CHOEUR INVISIBLE.

Air de Pie IX.

Console-toi, si de la vie
Le sort trop tôt t'a rejeté!...
Que fait la mort pour le génie?...
La mort c'est l'immortalité!
(Le rideau tombe sur ce tableau.)

ENTR'ACTE.

A peine le rideau est-il baissé que monsieur Blaireau paraît au premier rang du balcon à gauche, près de la colonne d'avant-scène.

SCENE PREMIÈRE.

BLAIREAU, MADAME CRAPOTIN, UN MONSIEUR A L'ORCHESTRE.

BLAIREAU, *applaudissant à outrance.*

Bravo! bravo!... Pardon!... que je regagne ma place. (*Il s'assied à une stalle du premier rang.*) Je reviens peut-être trop tard... Est-ce que les tableaux vivants sont finis?...

UN MONSIEUR A L'ORCHESTRE.

Vous le voyez bien... puisque la toile est baissée.

BLAIREAU.

C'est contractant... c'est pour eux que je venais... ma femme me défend de les voir... mais je les adore.

LE MONSIEUR.

Vous n'êtes qu'un vieux décollété.

BLAIREAU.

Décollété... non, mais j'aime la belle nature, moi... Enfin, je verrai les lutteurs. M. Grapin n'a pas encore paru.

M^{me} CRAPOTIN, *placée au premier rang du balcon de droite.*
Pas encore, hélas!

BLAIREAU, *la reconnaissant.*

Eh! mais... je ne me trompe pas... cette voix... ce manchon... madame Crapotin!...

M^{me} CRAPOTIN.

Monsieur Blaireau!

BLAIREAU.

Moi-même... Blaireau, l'époux de Virginie... et l'état de votre santé est toujours satisfaisant, madame.

M^{me} CRAPOTIN.

Merci, monsieur.

BLAIREAU.

Et Crapotin n'est pas avec vous ?

M^{me} CRAPOTIN, avec embarras.

Non... Philoxène n'est pas venu... je vous prierai même de ne pas lui dire que vous m'avez vue au spectacle... il me croit chez une dame malade.

BLAIREAU.

Très-bien, madame... je vous garderai le secret auprès de Crapotin... et je vous demanderai le réciproque envers Virginie... parce que... elle me croit en tête-à-tête... avec des sangsues... Je voulais d'abord lui faire gober que j'étais de garde, mais étant dégoûté...

M^{me} CRAPOTIN.

Vous n'êtes plus caporal ?

BLAIREAU.

On m'a cassé... Figurez-vous que, dernièrement, j'étais en patrouille avec mes quatre hommes... Il fallait que nous patrouillions toute la nuit... Les gredins me plantent là... Il était impossible que je patrouillasse tout seul... je me décide à rentrer...

M^{me} CRAPOTIN.

Au corps de garde ?

BLAIREAU.

Non, chez moi.

M^{me} CRAPOTIN.

Ah ! oui... je connais votre anecdote... Et vous n'avez pas retrouvé vos quatre hommes ?

BLAIREAU.

Oh ! si !... le lendemain... au café... ils déjouaient les sans-cœurs !... je les ai tancés d'importance !... il fallait que je les tancasse !... je leur ai dit de cet air sévère, qui n'appartient qu'au supérieur irrité : « Et l'état de votre santé est toujours satisfaisant, messieurs ?... » J'ai mis beaucoup d'ironie dans cette interrogation... Ils étaient verés !... Ah ! j'ai retrouvé aussi mon fusil et ma tabatière... je tenais énormément à ma tabatière, à cause du portrait de Pontatowski !... A propos, allâtes-vous à l'Ambigu voir *le Monstre*... (*Se reprenant.*) Non... allâtes-vous déjà voir *le terrible Savoyard* ?

M^{me} CRAPOTIN.

Une fois... à la salle Montesquieu.

BLAIREAU.

On dit que c'est un très bel-homme...

M^{me} CRAPOTIN, *avec enthousiasme.*

Oh ! magnifique... cinq fois plus gros que vous.

BLAIREAU.

Il paratt qu'il rosse tout le monde, ce Savoyard-là !...

M^{me} CRAPOTIN.

Dans la dernière séance, il a tombé deux fois *l'Indomptable Auvergnat*... trois fois la *Butte Saint-Chaumont*... et il a rudement secoué le *Mont Valérien*.

BLAIREAU.

Ah ! il a secoué le Mont-Valérien. (*A une dame.*) Il a secoué le Mont-Valérien. Et quel costume a-t-il ?

M^{me} CRAPOTIN, *avec embarras.*

Quel costume ?

LE MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

Parbiéu, il n'en à pas.

BLAIREAU.

Il est en fableau vivant.

M^{me} CRAPOTIN.

Oh ! non !... Il n'a de nus que la tête... le cou... les bras, la poitrine, les jambes... et le reste...

BLAIREAU.

Et le reste est couvert... Ah ! le rideau. (*Le rideau se lève à moitié, et on voit le régisseur entrer et saluer.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR.

Messieurs...

BLAIREAU.

Tiens ! une annonce !... Allons, voilà un embêtement qui nous arrive...

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, les auteurs de la Revue que nous avons l'honneur de représenter devant vous...

LE MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

Attendez donc que la pièce soit finie pour les nommer.

BLAIREAU.

Ces sagoins d'auteurs ont-ils de l'amour-propre !... voilà qu'ils veulent déjà se faire nommer !

LE RÉGISSEUR, *recommençant.*

Messieurs, les auteurs de la Revue avaient intercalé ici une

lutte entre le terrible Savoyard, et l'indomptable Auvergnat; mais ce matin même, un procès a été intenté à notre théâtre par l'Administration de la salle Montesquieu... et nous sommes dans l'alternative de supprimer la scène des lutteurs.

LE MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

Oui... oui.

M. BLAIREAU et M^{me} CRAPOTIN.

Non... non...

LE RÉGISSEUR.

Où de payer à la salle Montesquieu vingt mille francs de dommages-intérêts...

M^{me} CRAPOTIN.

Eh bien, payez!

BLAIREAU.

Prenez ça sut la recette.

LE RÉGISSEUR.

C'est bien ce que l'administration veut faire... si toutefois vous consentez à vous cotiser pour faire les dix-sept mille cinq cents francs qui nous manquent ce soir.

BLAIREAU et M^{me} CRAPOTIN.

Oui... oui.

M^{me} CRAPOTIN.

Je donne un franc.

BLAIREAU.

Et moi, quinze sous... Il ne reste plus que dix-sept mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit francs vingt-cinq centimes, qu'une misère...

LE MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

Merci... Comme vous y allez!... Supprimez la scène.

BLAIREAU, furieux.

Non... non... le Savoyard! le Savoyard!

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, la scène des lutteurs est supprimée. (*Il salue et se retire. — Le rideau se baisse.*)

SCENE III.

BLAIREAU, M^{me} CRAPOTIN, LE MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

BLAIREAU.

Oh! oh!... rendez-moi mon argent... j'ai un billet de faveur, mais c'est égal... rendez l'argent!... rendez-moi donc mon argent!...

LE MONSIEUR.

A la porte donc! on n'entend que vous!... vous parlez toujours!...

BLAIREAU.

Permettez, monsieur!... je n'empêche personne de parler!... Qui est-ce qui veut parler?... je cède la parole!... Personne ne répond... vous voyez bien que je suis dans mon droit... n'est-ce pas, madame Crapotin?...

M^{me} CRAPOTIN, *inquiète et regardant au parterre avec agitation.*

Oui... sans doute...

BLAIREAU.

Qu'avez-vous donc?... comme vous gigotez! est-ce que l'état de votre santé ne serait pas?...

M^{me} CRAPOTIN.

Je ne me trompais pas!... c'est mon mari!...

BLAIREAU.

Crapotin?... et l'état de sa santé?

M^{me} CRAPOTIN.

Il entre au parterre... il aura pris une contremarque... Monsieur, par grâce, sortez!...

BLAIREAU.

Que je sorte? permettez... je veux voir le spectacle!...

M^{me} CRAPOTIN.

Attendez-moi à la porte... vous me reconduirez... *(Elle sort vivement.)*

BLAIREAU.

Vous reconduire... et Virginie!...

LE MONSIEUR.

Reconduisez donc cette femme, animal!...

BLAIREAU.

Vous m'insultez, monsieur!... votre heure?...

LE MONSIEUR.

Huit heures!...

BLAIREAU, *tirant sa montre.*

Vous retardez... il en est neuf! *(Il sort, et on l'entend dire dans le couloir.)* Attendez-moi donc, madame... Et l'état de votre santé est toujours satisfaisant?

ACTE IV.

Un jardin chez la Variété.

SCENE PREMIÈRE.

LA SEINE, LA VARIÉTÉ, GOUJONNET.

LA VARIÉTÉ, *entrant.*

Comment ! la Seine et Goujonnet chez moi ?

LA SEINE.

Nous venons vous demander des billets de spectacle...

GOUJONNET.

Oh ! oui... Je voudrais bien voir les *Mystères d'Adolphe*.

LA VARIÉTÉ.

D'Udolphe... C'est inutile... Tout les théâtres m'ont écrit pour me demander ma protection... Je leur ai donné rendez-vous ici... Vous les verrez... (Bruit de grosses caisses et de cymbales au dehors.)

LA SEINE.

Quel est ce charivari ?

GOUJONNET.

Oh ! si c'était les *Mystères d'Adolphe*.

LA VARIÉTÉ.

Non... C'est le Cirque qui déménage !

SCENE II.

LES MÊMES, UN ECUYER, ressemblant à *Adolphe Franconi*, L'HOMME A LA PERCHE, avec un mannequin attaché en haut. ECUYERS ET ECUYÈRES, portant des cerceaux et des banderolles etc., puis AURIOL.

ENSEMBLE.

Dring ! dring ! boum ! boum ! rangez-vous

Tous ;

Le Cirque déménage :

Portant son bagage,

Il voyage,

Ailleurs installations-nous.

A la fin du chœur, l'Ecuyer entre conduisant une écuyère par la main, comme le fait Adolphe Franconi.

LA SEINE.

Cristi !... quel air noble !

GOUJONNET.

Et distingué surtout !

LA SEINE.

Ca doit être un *écuyer tranchant*,

LA VARIÉTÉ.

C'est M. Adolphe Franconi...

L'ÉCUYER.

Moi-même... Et je viens demander la protection de l'avenir
pour notre nouveau Cirque.

LA SEINE.

Encore un Cirque !

L'ÉCUYER.

Le Cirque d'hiver... Boulevard des Filles du Calvaire... Une
transformation du Cirque des Champs-Élysées.

LA SEINE.

Ah ! le Cirque des Champs-Élysées, où l'on voit de si jolies
choses...

Ain du Sénateur.

On y voit maintes merveilles,
D'abord monsieur Franconi,
Auriol avec ses bouteilles,
Bancher, l'écuyer fini...
Tournare, grâce, bon goût,
Talent, maintien, enfin tout
Est beau chez (*ter*)
Monsieur Baucher :
Tout est beau chez
Monsieur Baucher.

CHOEUR.

Est beau chez, etc.

GOUJONNET.

Leurs gentilles écuyères
Qui s'élancent sans frémir,
Sautent toutes les barrières,
Et le public d'applaudir.
En voyant mam'zell' Loyo,
Le spectateur s'écrie : oh !
La Loyo !
La Loyo !
C'est parfait et rien ne vaut

Non, non, rien ne vaut
La Loyol !

CHOEUR,

La Loyol etc.

LA VARIÉTÉ.

Mais je ne vois pas Auriol... Est-ce que tu l'aurais perdu en route...

L'ÉCUYER.

Du tout... Mais il ne se presse pas... (*Appelant.*) Auriol !
AURIOL, *entrant très-tranquillement les deux mains dans ses poches.*

Me voilà... me voilà... Bonjour, monsieur... bonjour, madame...

LA SEINE.

Tiens ! il est gentil, le petit.

AURIOL, *à la Variété.*

Eh bien !... Est-ce convenu ?... Nous protège-t-on ?

LA VARIÉTÉ.

Dame !... ça dépend de toi... Si tu ne nous montres l'hiver que ce qu'on aura vu l'été.

AURIOL.

Ah ! quelle différence !

AIR du Pont National.

On voyait le tremplin l'été !
Là, plus d'un jupon écourté,
Plus d'un corset décolleté
S'offrait au binocle enchanté.
Un cheval plus ou moins dompté,
Polkait avec docilité.
Puis j'arrivais, j'étais fêté
Par tout un public transporté.
Jocko nous mettait en gaité,
Le fil de fer était cité
Et l'homme à la perche exalté.
Le jongleur était accepté ;
Notre kabyle était goûté,
Et le spectateur contenté
Se disait : Quelle variété
Dans le Cirque d'été !

LA VARIÉTÉ.

Et l'hiver, ce sera tout autre chose ?...

AURIOL.

Tout autre chose.

4.

Air précédent.

Voici ce qu'on verra l'hiver :
 Le tremplin nous lançant dans l'air,
 Écuyères au regard fier,
 Mais du mollet fort découvert.
 Jongleurs, kabyles du désert,
 Puis Baucher montant Jupiter.
 L'homme à la perche, au fil de fer
 Et puis Jocko, le singe expert.
 Chevaux dressés, et de concert,
 Polkant sur n'importe quel air.
 Enfin les clowns seront offerts
 Dans des exercices divers...
 J'arriverai comme l'éclair.

LA VARIÉTÉ.

Pardon de l'arrêter, mon cher...
 Nous aurons vu l'été, c'est clair,
 Tout ton cirque d'hiver.

AURIOL.

C'est égal... on reviendra tout de même. (*Bruit et murmures au dehors.*)

LA VARIÉTÉ, regardant à droite.

Voici les théâtres... Sauve-toi si tu ne veux pas avoir maille à partir avec eux.

AURIOL, saluant avec de petits signes de tête.

Salut, monsieur, salut, madame... Camarades, continuons notre déménagement... au boulevard du Temple.

TOUS.

Au boulevard du Temple !

ENSEMBLE.

Air du *Sturm Galop*.

Allons,
 Déménageons,
 Courons,
 Allons, portons,
 Nos cerceaux,
 Nos chevaux,
 Cherchons d'autres braves.
 Filons,
 Déménageons,
 Boulevard du Temple, allons
 Toujours (*bis*),
 Du public soyons les amours.

AURIOL.

En vain les théâtres unis
 Contre nous poussent des cris ;
 J'ai déjà séduit les dandys,
 Je veux séduire les titis.

CHOEUR.

En vain les théâtres unis, etc.

Sortie animée du Cirque.

LA VARIÉTÉ, à la cantonade.

Introduisez les théâtres.

SCENE III.

LA SEINE, LA VARIÉTÉ, GOUJONNET, LES PARIS, portant
chacun un écriteau : JEAN LE COCHER, puis LA BÉRGÈRE
 DES ALPES.

CHOEUR.

Ain du Postillon.

Nous sommes les théâtres
 Qu'on admire à Paris ;
 Sérieux ou folâtres,
 Nous valons notre prix.

GOUJONNET.

Ah ! les théâtres !

LA VARIÉTÉ.

Les principaux succès de l'année.

LA SEINE.

Quels sont ces écriteaux ambulants ?

LA VARIÉTÉ.

Des Paris !

GOUJONNET.

Des Paris !... je les tiens tous...

LA VARIÉTÉ.

Tu n'y es pas... Ce sont toutes les pièces que l'on a faites cette
 année sur Paris... *(Il fait un signe, les Paris présentent leurs
 écriteaux. — Lisant. « Paris qui dort. »)*

GOUJONNET.

Paris qui endort ?

LA VARIÉTÉ.

Qui dort... Ne confondons pas.

GOUJONNET, lisant sur les écriteaux.

*« Paris qui s'éveille... Paris qui pleure et Paris qui rit...
 Paris qui se mouche... Paris qui éternue... Paris qui se gratte...*

LA SEINE.

Que de Paris !

GOUJONNET, *montrant Jean le Cocher.*

Et ce gros gaillard ?

LA VARIÉTÉ.

C'est le grand succès de l'Ambigu... Jean le Cocher...

LA SEINE.

Pourquoi t'appelle-t-on Jean le Cocher ?

LA VARIÉTÉ.

Je vais te le dire.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

On l' voit d'abord dans la montagne,

Il est guide et maudit son sort.

Il devient soldat, sa compagne

Retrouve une famille, un trésor.

Pendant vingt ans on le croit mort.

Quand il revient, elle est comtesse ;

Ils s'arrangent sans se fâcher...

LA SEINE.

Et voilà pourquoi, dans la pièce,

On l'appelle Jean le cocher.

CHOEUR.

Et voilà pourquoi, etc.

C'est assez ambigu. (*On entend aboyer.*)

GOUJONNET.

Quels sont ces aboiements ?

LA VARIÉTÉ.

C'est la Bergère des Alpes. (*La Bergère entre avec son chien.*)

LA BERGÈRE.

AIR COMNU.

Je suis une bergère,

Et ron ron ron,

Petit patapon,

Je suis une bergère

Qui garde ses moutons,

Ron ron,

Qui garde ses moutons.

GOUJONNET.

Tiens, la bergère a un chien de berger...

LA BERGÈRE.

Et qui m'est bien utile... allez... il est vrai qu'il a ses petits
inconvenients de temps en temps.

GOUJONNET.

Je saisis... Soyons prudents... (*Il conduit le chien dans la coulisse.*) Il était temps...

LA BERGÈRE.

Pardonnez-lui... Il est si gentil... c'est lui qui me tient compagnie l'hiver... quand je suis toute seule dans ma cabane... sous la neige.

LA SEINE.

Mais je croyais qu'il y avait un jeune homme qui était resté enfermé avec vous... pendant quatre mois.

LA BERGÈRE.

Vous savez tout... je ne vous cacherais rien... Ah ! c'était un bien fichu ménage que le nôtre... le ménage d'une bergère, d'un chien et d'un jeune homme... La bergère aimait le chien et le jeune homme, mais le chien n'aimait pas le jeune homme, et le jeune homme détestait le chien... Quand la bergère embrassait le jeune homme, le chien mordait le jeune homme... Quand la bergère caressait le chien, le jeune homme battait le chien... Si le chien s'asseyait sur la bergère, le jeune homme chassait le chien... Si la bergère s'asseyait sur le jeune homme, le chien mordait les mollets du jeune homme.

GOUJONNET.

Oh ! quel drame !

LA BERGÈRE.

Et ça dura quatre mois.

LA SEINE.

AIR : *J'en guette, etc.*

Et restâtes-vous toujours sage
Pendant ces quatre mois ?

LA BERGÈRE.

Hélas !

LA SEINE.

Ne soupirez pas davantage,
Car je comprends votre embarras.

LA BERGÈRE.

Cet ouvrage a le privilège
De prouver, sans vous offenser,
Que l'innocence est sujette à glisser
Quand elle marche dans la neige.

GOUJONNET, *achevant l'air.*

C'est de l'innocence à la neige.

LA BERGÈRE.

Mais au cinquième acte tout s'arrange.

LA SEINE.

C'est heureux... mais assez de ces théâtres-là, ..

REPRISE du chant d'entrée.

Nous sommes les théâtres, etc.

Les Théâtres sortent.

SCENE IV.

LA SEINÉ, LA VARIÉTÉ, GOUJONNET; puis LA MOUSSE.

LA SEINE.

Comment!... ce sont là les meilleures pièces de l'année?...
je voudrais bien savoir qui est-ce qui a fait leur succès!LA MOUSSE, *entrant.*

C'est moi!...

*Aux des Poletais.*Me voilà! (*ter*)

Directeur, artiste,

Par moi tout existe :

Me voilà! (*ter.*)

C'est à qui m'aura,

Me possédera!

LA SEINE.

Ah! je devine... c'est la vogue!

LA MOUSSE.

La vogue!... allons donc!... c'est la Mousse!

TOUS.

La Mousse!...

GOUJONNET.

Ah! vous êtes la Mousse?

LA MOUSSE.

Tu l'as dit... la Mousse... fille aînée de la réclame et du puff!...
Je vois tout, je sais tout, je suis partout, je me mêle de tout...
voulez-vous un succès?... voulez-vous un triomphe?... adressez-
vous à moi... un peu de mousse... et le tour est fait?

LA SEINE.

C'est prodigieux!

LA VARIÉTÉ.

Et tu t'es signalée, dit-on, cette année?...

LA MOUSSE.

J'ai fait la fortune des théâtres. — La statuette de M. Mélingue
dans *Benvenuto Cellini*, mousse! — Les écussons de Richard III,
mousse! — Les fleurs et les jets d'eau dans la salle, mousse!
— Les gardes municipaux à cheval à la porte, les auvents pour
abriter le public, mousse! — Les chœurs d'Ulysse, les affiches
monstres, les spectacles extraordinaires, mousse, mousse et tou-
jours mousse!

GOUJONNET.

Dites donc, avec toute votre mousse, vous attrapez le public!

LA MOUSSE.

Pas du tout... je pique sa curiosité.

LA SEINE.

Disons franchement la chose, vous êtes un petit blagueur!

LA MOUSSE.

Que voulez-vous?... oh! la mousse!...

Aria de M. J. Nargeot. (Reine des bals.)

De toutes parts, moi je rends des services,
Sachez-le bien, sans moi pas de succès;
Aussi toujours acteurs, actrices,
Implorent-ils en tous lieux mes bienfaits!
J'ai des amis dans mainte et mainte feuille,
Je suis au mieux avec le feuilleton;
Et chaque jour, ma prose qu'on accueille,
Dans le journal s'imprime tout au long.
Quand au succès il faut prêter main-forte,
Je sais trouver des moyens merveilleux;
Pour commencer, je suspends à la porte
Un transparent qui vous crève les yeux.
Quant vient le soir, je m'installe au parterre.
Je ris, je pleure et toujours j'applaudis.
Je fais mousser l'acteur que l'on préfère,
En trépigant je l'appelle à grands cris.
Dès que finit une pièce nouvelle,
Ma voix toujours demande les auteurs,
Noms inconnus, hélas, que sans mon aide,
Ignoreraient souvent les spectateurs.
De la saison respectant les caprices,
Et remplaçant les bravos par les fleurs,
J'ai des bouquets pour toutes les actrices,
J'ai des bouquets même pour les acteurs,
Je ne crains par les soupirs et l'extase...
Bravo! bravo! voilà pour l'Opéra!
Aux Italiens, je suis changer la phrase:
Pour admirer, je dis: bravi, brava!
Le public mord; il accourt sans relâche,
Avec plaisir il se laisse abuser;
Il est bon prince et jamais ne se fâche
De ces efforts qu'on fait pour l'amuser,
Vous le voyez, moi je rends des services, etc,

LES AUTRES.

De toutes parts elle rend des services,
 Nous le voyons, sans toi pas de succès ;
 Aussi toujours, acteurs, auteurs, actrices
 Implorant-ils en tous lieux tes bienfaits.

LA MOUSSE, à la Seine.

Et maintenant, je vais te faire voir mon triomphe.

LA SEINE.

Quoi donc ?...

LA MOUSSE.

La deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième représentation de *la Dame aux Camélias*.

LA VARIÉTÉ.

Un grand succès, dans lequel tu as bien eu ta part.

LA MOUSSE.

Prenez place... je vais vous envoyer un décor.

REPRISE ENSEMBLE.

LA MOUSSE.

Vous le voyez, moi, je rends des services, etc.

LES AUTRES.

De toutes parts elle rend des services, etc.

La Mousse sort.

SCENE V.

LA VARIÉTÉ, LA SEINE, GOUJONNET.

LA VARIÉTÉ.

Asseyons nous. (*Elle s'assied à droite avec la Seine ; Goujonnet s'assied à gauche.*)

LA SEINE.

Dieu ! qu'il fait chaud !

GOUJONNET.

Si je connaissais M. Duvelleroy, j'irais lui demander un éventail. (*Le théâtre change et représente un salon*)

LA SEINE.

Ah ! voici le décor !

LA VARIÉTÉ.

Attention !...

ÉPILOGUE.

Onzième Tableau.

LA FEMME AUX CAMÉLIAS.

SCÈNE VI.

LA VARIÉTÉ, GOUJONNET, LA SEINE; puis et successive-
ment MARGUERITE, VARVILLE, ARMAND DUVAL,
M. DUVAL, SAINT-GAUDENS.

MARGUERITE, *entrant.*

Je suis la dame aux Camélias. (*Elle sort.*)

VARVILLE, *entrant.*

Je m'appelle Varville, j'ai du quatre et demi pour cent. (*Il sort.*)

ARMAND DUVAL, *entrant.*

Moi, je suis un jeune homme plein d'illusions. (*Il sort.*)

M. DUVAL, *entrant.*

Moi, je suis le père du jeune homme. (*Il sort.*)

SAINT-GAUDENS, *entrant.*

Moi, je suis le monsieur qui prend du plaisir ! (*Il sort.*)

GOUJONNET.

Bravo! bravo!... voilà une exposition... c'est un peu touché...
ça...

LA VARIÉTÉ.

Silence!... le drame commence.

MARGUERITE, *entrant.*

Je voudrais faire une fin:

ARMAND, *entrant.*

Je voudrais faire un commencement. (*Reconnaissant Margue-
rite.*) Elle!... elle!...

MARGUERITE.

Ce jeune homme a du chique.

ARMAND.

O Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Vous me connaissez?

ARMAND.

Comme si je vous avais faite. Vous êtes Marguerite Vautier.

MARGUERITE.

C'est ma foi vrai.

ARMAND.

On vous surnomme la femme aux camélias, parce que les
fleurs qui sentent bon vous ne pouvez pas les sentir.

MARGUERITE, au comble de l'étonnement.

Il me connaît.

ARMAND, avec élan.

Si je vous connais, Marguerite !... ah ! je le crois sîchtre bien. Depuis neuf mois je vous aime... je m'attache à vos pas... allez-vous au spectacle ? je prends une *contremarque*,... soupez-vous chez Vachette ?... j'y pénètre avec des idées de *côtelettes*. Prenez-vous une citadine ? Je grimpe derrière. Tenez, dernièrement, vous fûtes indisposée.

MARGUERITE.

Oui... un gros rhume... qui me jouera un mauvais tour.

ARMAND, baissant les yeux.

Je connaissais un apothicaire...

MARGUERITE.

O ciel !

ARMAND.

Non... rue des Lombards.

MARGUERITE.

Alors... ces médicaments anonymes qu'une main inconnu déposait chez mon portier... ces drogues...

ARMAND.

Ces drogues... c'était moi.

MARGUERITE.

Vous !...

ARMAND.

Je maudissais votre rhume, Marguerite ; ah ! j'aurais voulu vous tenir lieu de tout.

MARGUERITE.

Mais, sachant que j'étais malade, pourquoi n'êtes-vous pas monté ?

ARMAND.

J'ai pas osé.

MARGUERITE.

Ah ! grand Dieu ! est-ce qu'on prend des mitaines avec une femme comme moi ?

ARMAND, avec dignité.

On prend toujours des mitaines avec une femme.

MARGUERITE.

Ecoutez, Armand, ça va devenir sérieux entre nous... le monde ne badine pas, mon ami, et avant que ça ne chauffe, je veux que vous me connaissiez...

ARMAND.

Oh ! oui... faire votre connaissance, et aller voir Stella,

MARGUERITE, *presque rêveuse.*

Je suis une pauvre femme, allez; il y a comme cela des hommes qui m'emmenent souper à la Maison d'Or... quand je n'ai pas faim... et il n'y a pas à dire mou bel ami... (*s'essuyant les yeux*) faut que je consomme... c'est eux qui régalaient...

ARMAND, *à part.*

Oh! les infâmes!

MARGUERITE.

Ces hommes, Armand, sont pour la plupart des fils de famille qui font la noce; quand c'est de l'amour que nous rêvons, ils sonnent, et s'écrient: « Garçon, des petits pois pour quatre. »

ARMAND.

Oh! les lâches!

MARGUERITE.

Ce n'est pas tout... le lendemain, Armand, ces gens ne rougissent pas de nous envoyer des cachemires de l'Inde, que nous acceptons; des maisons de campagne à Autueil, que... nous acceptons; des contrats de rente, que nous acceptons, pauvres victimes!...

ARMAND, *à part.*

Oh! les lâches! Oh! je la réhabiliterai, cette femme!...

MARGUERITE.

Nous ne faisons rien... nous passons notre existence à gobe-chonner... et les passants de dire: « Voilà des particulières qui se procurent de l'agrément... » (*Pleurant.*) Ah! vous le voyez, Armand, nous sommes de pauvres femmes bien malheureuses!

ARMAND.

Marguerite, moi, c'est une autre paire de manches; mon père a de quoi, je pourrais être heureux, épouser une jeune personne estimable, très-forte sur le piano!... Mais pas si bête... j'aime bien mieux vous aimer, vous, qui avez rôti le balai.

MARGUERITE.

Vous m'aimez?

ARMAND, *avec amour.*

Oui, et je vous méprise.

MARGUERITE, *avec joie.*

Il me méprise... il a du cœur.

ARMAND.

Voulez-vous me permettre de vous fréquenter?

MARGUERITE.

Ça me va.

ARMAND.

Quand pourrai-je me suspendre à votre sonnette?

MARGUERITE, *émue.*

Tenez, prenez ce camélia.

ARMAND.

Avec plaisir. .

MARGUERITE.

De quelle couleur est-il ?

ARMAND.

Blanc !

MARGUERITE.

Revenez quand il sera noir.

ARMAND.

Je cours le faire teindre.

MARGUERITE.

Armand, voulez-vous encore une preuve de mon amour ?

ARMAND.

Oh ! oui !

MARGUERITE.

Allez-vous-en.

ARMAND.

Oh !... comme elle m'aime !... comme elle m'aime ! (*Il sort.*)VARVILLE, *montrant sa tête.*

Je suis Varville... j'ai du quatre et demi... ça vous va-t-il ?

MARGUERITE.

Revenez au troisième acte. (*Ils sortent.*)SAINT-GAUDENS, *paraissant.*Oh ! c'est très-joli, cela ; c'est étonnant comme je prends du plaisir... (*Il disparaît.*)

LA SEINE.

Admirable !... c'est admirable !...

GOUJONNET.

Moi, le père m'inquiète... Oh ! au troisième acte, j'ai un pressentiment qu'il va se rebiffer.

MARGUERITE, *elle entre gaiement donnant le bras à Armand.*

Qu'as-tu donc, Armand... on dirait qu'on te fait ton nez ?

ARMAND, *à part.*

Cachons-lui que mon père me rogne ma pension.

MARGUERITE.

Des peines d'argent... calme-toi, mon bibi... j'ai des actions d'Orléans... et si tu veux venir aux Batignolles... nous dînerons chez Paquita.

ARMAND.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Accepte... sois bon enfant...

ARMAND, d'un ton sévère.

Marguerite... Cadet Roussel aussi était bon enfant... et il eut refusé... l'honneur m'ordonne d'imiter Cadet Roussel.

MARGUERITE, penchant sa tête sur lui.

Ah! une petite maison aux Batignolles... ce serait le paradis... Armand, consens...

ARMAND.

Je demande vingt-quatre heures pour réfléchir... Adieu!

MARGUERITE.

Tu me quittes?...

ARMAND.

Je vais acheter la Patrie. (Il sort.)

VARVILLE, montrant sa tête.

Je suis Varville... j'ai du 4 1/2 pour cent... Ça vous va-t-il?

MARGUERITE.

Revenez au troisième acte. (Ils sortent.)

GOUJONNET.

L'action marche... On voit que Varville ne perd pas la carte.

LA SEINE.

Et le monsieur qui prend du plaisir?

GOUJONNET.

Je ne vois pas trop à quoi il sert, le monsieur qui prend du plaisir, mais son caractère est bien tracé.

MARGUERITE, entrant.

Je ne sais si c'est l'approche de l'automne, mais je me sens toute chose... Voici l'époque où je suis taquinée par mon rhume... allons acheter de la pâte Regnault. (Elle va sortir quand on entend une musique sombre. Entrée de M. Duval. S'arrêtant et poussant un cri.) Ah!

M. DUVAL.

Je suis le père du jeune homme... Voilà une scène qui va être longue.

GOUJONNET, joyeux.

Ah!... qu'est-ce que je disais?

MARGUERITE.

Un étranger!... Ce vieillard me semble bilieux... Ah! c'est vous... vous que je ne connais pas.

DUVAL.
Vous me connaissez. Je suis Duval.

MARGUERITE.
Duval .. de grâce...

DUVAL.
Pas de calembour.. c'est usé .. Je suis le père du jeune homme, Ah! ah! ma gaillarde, je vous y piuce .. Voulez-vous que je vous dise mon opinion sur vous?

MARGUERITE, tremblante.
Monsieur Duval.

DUVAL.
Vous êtes une farceuse premier numéro, vous aidez mon fils à salir mes cheveux .. Mais les Duval ne sont pas des Socrisses, ma mie, et je viens chercher mon fils... Mon garçon, s'il vous plaît?

MARGUERITE.
Il est allé acheter la Presse.

DUVAL.
Toujours de la dépense... vous le ruinez... sans compter que vous allez lui faire manquer un hymen qui réjouissait mes cheveux; c'est pour vous qu'il repousse une héritière calée! La fille de mon ami Piquoiseau, une jeunesse d'une pudeur proverbiale. Mais je suis là, moi, le père du jeune homme, pour l'arrêter sur le bord de l'abîme; la Providence développe l'organe d'un père, pour qu'il dise à son fils: Casse-cou!... — Mon garçon, s'il vous plaît?

MARGUERITE, à part.
Armand, perdre sa position sociale pour moi... jamais.

DUVAL.
Et qu'espérez-vous, notre bonne petite mère? épouser mon héritier... vous incruster dans mes lars à titre de bru... Ah! ah! ça serait du joli... mon fils, mon garçon, devenant le monsieur aux Camélias. Comme c'est flatteur pour un père qui tient à faire respecter ses cheveux. Mais dans deux ans, mon fils se dirait: J'ai fait une boulette.

MARGUERITE.
Monsieur Duval.

DUVAL.
Il en aurait plein le dos, vous dis-je. Ah! rendez-moi mon fils. Je vous le demande au nom de ma fille, qui est sur le point d'épouser le jeune Piquoiseau, au nom de ma famille qui est bien vue dans l'endroit, au nom de mes cheveux, rendez-moi mon fils. — Mon garçon, s'il vous plaît?

MARGUERITE.
Monsieur... vous m'avez méconnue. J'aime votre fils ..

DUVAL.
Taratata!

56

MARGUERITE.

Il n'y a pas de taratata, monsieur Duval... Je l'aime, et la preuve... c'est que je le quitte... la preuve, c'est que... je le lâche!...

DUVAL, pleurant.

Assez, assez... c'est bien, oui, j'ai été vif, oui, je me suis conduit comme un animal, mais l'excuse d'un père est dans ses cheveux. Marguerite Vautier, pauvre victime d'une société mal organisée, je l'estime et je l'aime... Dans mes bras... ma fille, dans mes bras.

MARGUERITE, poussant un cri.

Ah! (*Elle tombe dans les bras de M. Duval.*) Vous m'avez pardonné.. oh! merci, merci, monsieur Duval.

-52

DUVAL, avec émotion.

Touchez-moi les cheveux... Mais que vas-tu faire?

MARGUERITE.

C'est mon secret.

VARVILLE, entrant, à Marguerite

Je suis Varville. J'ai du quatre et demi... ça vous va-t-il?

MARGUERITE.

Ça me va. Enlevée la situation! (*Ils sortent ensemble.*)

DUVAL, se mouchant.

Pauvre femme!... comme elle doit souffrir!

ARMAND, entrant.

Marguerite, où est Marguerite?

DUVAL.

Elle a filé... Dans mes bras, dans mes bras!

ARMAND, s'y précipitant.

Ah! mon père!... (*Il s'évanouit.*)

DUVAL, l'embrassant.

Armand!... mon garçon... Ah! qu'un père est malheureux quand il a des cheveux! (*Il sort en emmenant son fils.*)

LA SEINE et GOUJONNET, applaudissant.

Bravil... brava!... bravo!

LA SEINE.

C'est étourdissant!

GOUJONNET.

C'est renversant... Il joue bieu, ce père-là.

LA SEINE.

Et le fils donc!...

LA VARIÉTÉ.

Oh! vous n'avez encore rien vu... attendez le quatrième acte.
(*Musique de bal à l'orchestre pendant toute la scène suivante.*)

Marguerite, très-pâle, et inondée de camélias, entre au bras de Varville.)

VARVILLE.

Ah çà, chère amie, est ce que vous vous imaginez que je vous inonde de quatre et demi pour vous voir pleurer... Vous me faites remarquer.. Riez, je le veux.

MARGUERITE, *riant d'un rire forcé.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

VARVILLE.

A la bonne heure... Comment va votre rhume ?

MARGUERITE.

De plus fort en plus fort.

VARVILLE, *d'un ton léger.*

C'est donc comme chez Nicollet... Bah ! ça se passera. Cette nuit, en sortant du bal, nous souperons chez Verdier. Nous prendrons des petits pois ?

MARGUERITE, *à part.*

Toujours ce légume... le châtiment commence !

VARVILLE.

Je sors un instant.

MARGUERITE.

Où allez-vous ?

VARVILLE.

Je vais acheter le *Constitutionnel*. (*Il sort.*)

MARGUERITE.

Oh ! je me sens mal... j'ai froid dans le dos !

ARMAND, *entrant.*

Marguerite !

MARGUERITE.

Armand... (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

ARMAND, *l'arrêtant.*

Reste ! je le veux... Ah ! je te retrouve enfin, toi qui m'as planté là d'une façon si médiocre ! Tu m'as trompé, Marguerite ! Eh bien, ça m'est encore égal !... Viens, partons, allons au bout du monde... à Pithiviers... Là, je pourrai peut-être te pardonner !...

MARGUERITE.

Non.

ARMAND.

Une fois, deux fois, trois fois, veux-tu filer ?

MARGUERITE.

Non !

ARMAND.

Non !...

MARGUERITE.

Non !...

ARMAND, se précipitant vers le fond.

Entrez tous! (*Entrent Varville et Saint-Gaudens.*) Vous voyez bien cette femme qui a tant de cam lias sur la tête... c'est Marguerite Vautier... Elle m'a aimé dans les temps; elle m'a payé... bien des petites chos s... et moi, comme un être regardant, je ne lui ai rien donné... rien!... Je déplore ce manque d'usage... (*Tirant de sa poche un porte-monnaie.*) Tenez, il y a trente sous dans ce porte-monnaie. (*Il le jette aux pieds de Marguerite.*) Vous êtes tous témoins que je ne dois plus rien à cette femme!

MARGUERITE, jetant un cri.

Ah! (*Varville donne un coup de pied à Armand.*)

ARMAND, le recevant avec joie.

Enfin!... voici ma carte!

MARGUERITE, se trouvant mal.

Ah!!! (*Elle s'évanouit et tombe dans les bras de Varville qui l'emporte.*)

ARMAND, se trouvant mal.

Ah!

M. DUVAL, entrant.

Ciel! mon garçon qui s'affaisse!... (*Armand tombe évanoui dans les bras de monsieur Duval qui l'emporte.*)

SAINT-GAUDENS, le suivant.

C'est très-joli, cela!... mais voyez donc comme ils prennent du plaisir! (*Il sort.*)

GOUJONNET et LA SEINE.

Bravo! admirable! sublime!...

GOUJONNET.

Oh! j'en pleure... rappelons-les!

LA SEINE et GOUJONNET, rappelant.

Armand! Marguerite!... Armand! Marguerite! (*Armand et Marguerite entrent en se donnant la main et saluent le public.*)

GOUJONNET.

Voilà de la passion!... — Le cinquième acte!

ARMAND.

Pardon, mon cher; mais je vous demanderai la permission de ne pas aller plus loin.

LA SEINE, se levant ainsi que la Variété et Goujonnet.

Et pourquoi donc ça?

ARMAND.

Pourquoi? je vais vous le dire.

AIR: En vérité, je vous le dis.

Oui, la parodie a des droits,

Mais de s'arrêter elle est sage.

Comment critiquer un ouvrage

Qui fit pleurer plus de cent fois?
Le talent est héréditaire,
Applaudissons tous... en voyant
À l'ombre des lauriers du père
Le premier fleuron de l'enfant.

LA VARIÉTÉ, à la Seine et à Goujonnet.

Eh bien ! que pensez-vous des nouveautés de l'année ?

GOUJONNET.

Elles ne manquent pas d'un certain sel.

LA SEINE.

Oui... elles m'ont rendue tout à fait sereine, et je vais me
refourrer avec joie dans mon lit.

LA VARIÉTÉ.

Un instant ; il me reste encore à vous montrer une danse
nouvelle que j'ai prise sous mon patronage et qui doit faire cette
année le tour des salons.

GOUJONNET.

Oh ! exhibez-nous-la bien vite... j'adore les mollets.

LA VARIÉTÉ.

Sois donc satisfait ! (*Elle fait un signe. Le théâtre change et
représente le jardin du dixième tableau.*)

Deuxième tableau.

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES DU 4^e ACTE.

CHOEUR.

AIR : *L'économie est une vertu.*

Par des fions fions,

Par des chansons,

Que cette année

Soit terminée ;

Sans réfléchir,

Sans discourir,

Confions-nous à l'avenir.

Un guide et une vivandière dansent l'improvisée.

TOUS, après la danse.

Bravo ! bravo !

VAUDEVILLE FINAL.

CHOEUR.

AIR : *L'économie est une vertu.*

Par des fions fions,

Par des chansons,

Que cette année
Soit terminée;
Sans réfléchir,
Sans discourir,
Cousions-nous à l'avenir.

SAINT-GAUDENS.

Sall' Montesquieu, le public d'accourir,
Et ses lutteurs sont fêtés à la ronde...
Ces gaillards-là qui prennent du plaisir
A se flanquer un' pil' devant tout l' monde!

CHOEUR.

Sans discourir,
Sans réfléchir,
Cousions-nous à l'avenir.

LA SHINE.

Ces jours derniers, une affiche annonçait
Que, dans Paris, on montrait un' baleine,
C' n'est pas malin... si j'étais mon corset,
J'pourrais aussi montrer une baleine,

CHOEUR.

Sans réfléchir, etc.

VARVILLE.

Un parapluï' d'un système nouveau
Sur les chapeaux s'attache... ça m'ennuie,
Car maintenant, au lieu de coups d' chapeaux,
Je vais r'cevoir des coups de parapluie.

CHOEUR.

Sans discourir, etc.

GOMONNET.

J'entendais tant parler de l'oncle Tom,
Que j'en rêvais la nuit comm' d'un fantôme !
J' l'achèti', croyant que c'était un grand homme,
Et pas du tout, c'était un petit Tom !

CHOEUR,

Sans réfléchir, etc.

LE GUIDE.

Plus d'une fois, j'ai plaint le *Juif-Errant*...
Le malheureux, pour lui quelle anicroche !
Depuis qu'on a converti l' cinq pour cent,
N'a plus qu' quatr' sous et demi dans sa poche.

CHOEUR.

Sans réfléchir, etc.

M. DUVAL.

Les uns sont nés pour être serblantiers ;
D'autres sont nés pour vendre du rogomme ;

Ceux-là sont nés pour être charcutiers...
Moi, je suis né pour être père du jeune homme.

CHOEUR.

Sans réfléchir. Etc.

LA VARIÉTÉ.

Fils de famille, au Gymnase tu parais,
Et le public te fait gagner la cause.
Les *Camélias* donneront un succès,
Mais au Gymnase il suffit d'une *Rose*.

CHOEUR.

Sans réfléchir. Etc.

LA VIVANDIÈRE.

Quand l'avenir venait nous réveiller,
En nous disant : Union, confiance !
C'est que, là-haut, il avait vu briller
L'étoile d'or qui protège la France !

CHOEUR.

Sans discourir. Etc.

ARMAND.

Pour le crédit mobilier on souscrit ;
Je souscrivis ; ma demande fut vaine...
Ah ! si j'avais seulement le crédit,
Je m' procur'rais le mobilier sans peine.

CHOEUR.

Sans discourir. Etc.

AU PUBLIC.

LA VARIÉTÉ.

Ce soir, messieurs, grâce pour nos couplets.

MARGUERITE.

Grâce, ce soir, pour notre parodie.

LA VIVANDIÈRE.

Grâce pour tous, messieurs...

LA SEINE.

Et que jamais

Aux Variétés le succès ne varie.

TOUTES LES QUATRE.

Faites pour nous

Que par vous tous

Notre revue

Soit bien reçue.

Un coup de main

Nous peut soudain

Porter bonheur pour l'an prochain.

CHOEUR. REPRISE.

Faites pour nous. Etc.

FIN.